

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 304.—SAMEDI, 1ER MARS 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



PAR UN TEMPS DE NEIGE.—GRAVURE DE MM. BAUCHART FRÈRES.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER MARS 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Courrier étranger : Paix ou guerre, par P. Devillaire.—Poésie : Sonnet, par Elisa.—La première neige.—Les jungles du Gange : La tour de Shaughoor attaquée par les tigres (avec gravure), par Louis Jasolliot.—Correspondance, par R. Chevrier.—Poésie : Edmond, par Henri Gaston.—Cueillettes et glanures : Dans la capitale fédérale, par Jules St-Elme.—Jeux de salon.—Notes et faits, par J.-Alcide Chaussé.—Propos du docteur, par le Dr Ambo.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (avec gravure), par Jules Verne ; Le Régiment.

GRAVURES : La première neige.—Les bâtiments du Parlement à Ottawa : Le Sénat et la Chambre des Communes (bâtisse centre).—Le département des Travaux Publics, etc. (bâtisse ouest).—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-UNIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER, aura lieu SAMEDI, le 1er MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



* * Ainsi que vous le savez, Mgr Labelle, le vaillant curé de St-Jérôme, vient de passer quelques jours à Paris, où il a reçu l'accueil le plus sympathique et le plus cordial.

La plupart des journaux parisiens lui consacrent des articles des plus élogieux et inspirés évidemment par des esprits admirablement disposés en faveur du Canada, car c'est un des côtés les plus remarquables du caractère des français d'accueillir, à bras ouverts, tous ceux qui font preuve, ou même simplement montre de sentiments amicaux envers cette France tant décriée, et si enviée et si peu connue à l'étranger.

Dieu merci ! Monseigneur Labelle est bien franc quand il parle de la France ; il la connaît, il l'a appréciée, il l'aime sincèrement et ce n'est jamais lui qui en dira du mal.

Il y est aimé aussi, il a là-bas de bons amis qui reconnaissent son zèle, son courage, son patriotisme et qui le jugent à sa haute valeur.

Son arrivée à Paris a fait sensation, il a été reçu avec les plus grands honneurs et la conférence qu'il a fait à la société de Géographie de France a été tout un événement.

Il a été écouté, applaudi, félicité et ce n'était que justice.

* * Voyons un peu ce que l'on pense de nous là-bas, je dis : de nous, car Mgr Labelle représente aujourd'hui le Canada, en France.

Le *Gaulois*, journal orléaniste, mais au besoin républicain, s'exprime ainsi :

Nous avons rendu visite hier à Mgr Labelle, curé de Saint-Jérôme (Etat de Québec et diocèse de Montréal) protonotaire apostolique et ministre de l'agriculture pour l'Etat de Québec.

Tels sont les titres de ce personnage canadien, le seul au monde qui réunisse les deux fonctions de curé et de ministre. On avait vu des ministres-évêques, et même des abbés, tels que l'abbé Terray au siècle dernier, le baron Louis et Mgr de Frayssinous sous la Restauration ; mais de curé-ministre nous n'avons aucune souvenance dans l'histoire.

Mgr Labelle est un homme de cinquante-cinq ans, grand, fort, très brun, le type césarien ; mais, avec cela, la figure ouverte et l'air jovial. Ses yeux sont pleins d'intelligence, et ses manières respirent une bonhomie attrayante, non dépourvue de dignité.

Il appartient à une famille normande qui émigra, au dix-septième siècle, pour le Canada ; et tout est français en lui : le cœur, le langage et les manières.

De bonne heure, il a pris un grand ascendant sur ses compatriotes, et représente là-bas la prépondérance de l'élément français sur la race anglo-saxonne, anglaise ou américaine.

Respectueux de l'autorité établie, il ne demande pas l'affranchissement du Canada ; mais, si cet affranchissement devait se produire un jour, il voudrait que son pays conservât son indépendance et ne s'unît pas aux Etats-Unis.

Sa parole est facile, fort piquante, Comment peut-il s'occuper, à la fois, de sa paroisse et des affaires de l'Etat ! C'est ce que nous avons quelque peine à comprendre, nous qui voyons nos ministres suffire difficilement à leurs affaires, mais là-bas, tout se fait, pour ainsi dire, en famille, sur le type le plus simple et le plus court. Les affaires n'en vont que mieux.

Sa paroisse se compose de six mille habitants qui, tous, vivent avec les mœurs les plus patriarcales.

Chaque famille, nous disait Mgr Labelle, compte de dix à vingt-cinq enfants. On se marie par amour ; c'est vous dire que le bonheur est dans le mariage, et comme on a beaucoup d'enfants, on travaille beaucoup, d'où il résulte qu'on ne songe pas à mal faire et que la moralité comme l'honnêteté sont parfaites. Jamais de vol en ce pays ; en dix ans, on a signalé le vol d'une montre, ce qui nous dispense d'avoir une police qui coûterait infiniment plus cher qu'une montre.

Quant aux affaires de l'Etat de Québec, Mgr Labelle les entend fort bien et s'occupe activement de développer l'agriculture et les travaux publics. Avec les ressources qu'il trouve chez ses administrés, il a entrepris un chemin de fer de soixante-dix kilomètres, et il est venu ici pour la conversion de la dette de son Etat, envoyé par le chef de son gouvernement M. Mercier.

Bientôt il ira à Rome où il demandera la création de nouveaux évêchés qui sont, on le comprend, un élément d'activité et de civilisation.

Son but est de coloniser le Canada avec l'élément français.

L'an dernier, il a reçu M. Elisée Reclus et a été son *cicerone* au Canada, tout en connaissant parfaitement ses idées avancées.

—Je connais vos idées sociales, lui disait-il ; Jésus-Christ en a formulé plusieurs avant vous. Mais il est mort pour ses idées, et il est ressuscité ; quand vous en aurez fait autant, je pourrai croire que vous avez raison contre lui.

Il est évident qu'il y a dans toute cette jolie prose, des exagérations que Mgr Labelle serait le premier à reconnaître.

Tout d'abord il n'est pas et n'a jamais été ministre de l'agriculture. L'Etat de Québec peut passer, car enfin Province ou Etat, cela est bien la même chose au fond, puisque tout le monde admet que le Canada est une Confédération.

Quant à la question de savoir comment il peut s'occuper "à la fois de sa paroisse et des affaires de l'Etat," ceci est une petite simplicité à laquelle il serait facile de répondre : "Comment Mgr Freppe, député français, peut-il s'occuper à la fois de son diocèse et des affaires publiques ?

L'affaire du vol de la montre est tout simplement absurde.

La réponse de Mgr Labelle à M. Elisée Reclus, je la connaissais, mais comme vous ne le savez pas, je me fais un plaisir de la reproduire.

* * L'Univers, royaliste à sa manière,—on ne sait jamais exactement quelle est sa nuance depuis quelques années—parle de Mgr Labelle en ces termes :

Les Canadiens sont justement soucieux de garder leur langue avec leur foi, et ils n'entendent pas que l'on menace cette double indépendance. C'est pour cela que, durant nombre d'années, M. le curé Labelle a tourné tous ses efforts vers l'œuvre de la colonisation française au Canada. Grâce aux vertus qu'elle a conservées en ce pays, la race française y est admirablement féconde, et il n'est pas rare d'y voir des familles de quinze, vingt enfants et plus. Néanmoins, cette progression naturelle ne peut suffire, et

c'est pourquoi M. le curé Labelle, il y a quelques années, prêchait partout la nécessité de faire dériver un courant humain, puisé aux meilleures sources de France, vers les pays vierges du Canada. Sur ses pas la curiosité s'éveillait, et tout aussitôt la bienveillance, car cet homme fort est en même temps un homme doux, dont l'œil fin et la bouche souriante ont tous les dons de persuasion qui servent si merveilleusement le plus rude apostolat. En parlant ainsi d'ailleurs, M. le curé Labelle avait conscience de servir, avec l'Eglise, son pays et la France, et certes il ne se trompait pas. L'on peut dire en effet que, grâce à lui surtout, il s'est fait entre la France et le Canada, depuis lors, un échange singulièrement accru de relations qui ne peuvent être que profitables aux deux pays.

Il a affirmé que, soutenus par leurs trois puissants leviers de leur foi, de leur langue, de leurs coutumes et traditions vis-à-vis de la vieille patrie, le Canada constituerait de plus en plus la France d'au-delà de l'Atlantique, et rappelant la merveilleuse fécondité des femmes canadiennes et les familles de dix, douze et quinze enfants qui ne sont pas rares là-bas, il a fondé sur ce fait, qu'il a malicieusement proposé en exemple aux Parisiennes, la certitude de l'avenir triomphant de nos deux pays.

Il y a encore de l'exagération dans ces lignes, car les familles de quinze et vingt enfants sont rares, même au Canada.

Evidemment, il n'y en a pas même cinq sur dix —tout en admettant la fécondité la plus prodigieuse du monde entier. Il faut être de bon compte.

Au tour du *Figaro* maintenant :

Mgr Labelle voudrait assurer la prédominance du Canada français et catholique sur le Canada britannique et protestant, et prémunir la patrie canadienne contre une annexion aux Etats-Unis. Le Canada français, c'est la France de Louis XIV, ses mœurs, ses idées, son langage, mais la France de Louis XIV transportée en pleine civilisation moderne, avec les lois et les inventions de cette civilisation. Phénomène unique au monde, des plus curieux et des plus intéressants, et dont la France doit encourager le développement, parce qu'il s'agit du développement de sa langue et de son influence, outre qu'elle ne pourra retirer des avantages matériels et, plus tard, qui sait ?

Le rôle de Mgr Labelle enthousiasme si fort la province de Québec, qui est le boulevard du Canada français, que, il y a quelques temps, ses paroissiens de Saint-Jérôme lui ont offert deux superbes chevaux et un landau magnifique, en lui disant :

—Il n'est pas convenable que notre curé, qui est prélat romain, député, ministre et grand patriote, aille à pied. Nous voulons, pour notre honneur à nous, qu'il aille en voiture.

Et ils ont ajouté, en se servant de la formule canadienne :

—Vous êtes mis comme la chienne de Jacques. Voici une soutane de protonotaire apostolique en soie violette.

L'excellent curé de Saint-Jérôme pouvait bien accepter même ce dernier présent. Sa vieille mère jouit d'un petit revenu de quatre ou cinq cents piastres, avec lequel elle est à l'aise,—la vie n'étant pas chère au Canada, où la viande ne coûte que douze sous la livre— et qui lui permet de donner des soutanes à tous les prêtres pauvres de passage chez son fils.

Mais Mgr Labelle n'en continue pas moins de promener à pied et en soutane taillée à la diable sa bonne grosse personne de Normand madré, parmi ses ouailles, avec lesquelles il échange cordiales poignées de main et causeries sur toute chose.

Sa popularité en fait une sorte de roi du Canada français.

Il y a, cependant, un petit clan—et celui-là même qui devrait le plus s'applaudir du lustre qu'il donne à l'Eglise—où il porte ombrage.

—Alors, c'est comme une sorte d'ultramontain, lui dis-je ?

Mais le retor & prélat-ministre, ne voulant pas concéder le mot, me répondit en riant :

—Ultramontés !

Mgr Labelle a l'appui du pape Léon XIII, des Canadiens français et du chef du gouvernement de Québec, M. Mercier. Et il poursuivra le beau rôle qu'il s'est assigné.

Inutile d'insister sur cette niaiserie tant de fois copiée, répétée, imprimée, dite et redite. "La France de Louis XIV", alors que rien n'est plus faux, plus archi-faux et plus ridicule.

Ici, le peuple est libre et moral, or la liberté et la moralité n'ont jamais eu rien de commun avec le siècle de Louis XIV.

Si c'est un compliment que le *Figaro* a voulu nous faire, il est assez mal tourné, et nous ne pouvons l'accepter.

Le même journal cite une anecdote qui a provoqué de la part de Mgr Labelle une réponse pleine de sel, que je connaissais déjà depuis longtemps.

"Je demandais à Mgr Labelle, que j'ai déjà vu à Paris il y a quelques années, quelle impression faisait Paris à son esprit de prélat et d'homme d'Etat canadien :

—Paris, me répondit-il, est une ville où tout est artistique : le vice, la vertu et la cuisine".

Et cela est parfaitement, strictement vrai, car si

le vice existe à Paris,—pas plus qu'ailleurs, du reste,—il est vraiment artistique, et quand à la vertu, on en trouve tant d'exemples dans la capitale du monde civilisé que l'on peut affirmer, quoi qu'en disent les étrangers qui ne fréquentent que les mauvais lieux, que c'est là où l'on trouve les plus beaux actes de dévouement et de courage.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire chaque année le rapport de l'Académie, lors de la distribution des prix de vertu.

Quoiqu'il en soit des inexactitudes dans les appréciations des différents journaux que je viens de citer, et des exagérations bien pardonnables qu'ils commettent, il est un fait indéniable, c'est que tous sont ou ne peut plus sympathiques au Canada, en général, et à Mgr Labelle, en particulier.

Mgr Labelle se promène librement dans Paris, en *soutane*, comme tous les autres prêtres, en pleine France républicaine, sans crainte d'être molesté, ni insulté, alors que dans la libre Angleterre, on ne voit jamais un prêtre dans son costume religieux, et ceci en vertu d'une vieille loi passée sous Elizabeth, je crois.

Au Canada, même, dans la province d'Ontario vous ne voyez jamais, ou presque jamais un prêtre en soutane.

Et l'on viendra encore nous assourdir les oreilles de racontars stupides, que les prêtres ne sont même pas libres de circuler en France sans être exposés aux injures.

Il se peut, il est même certain, qu'il y a des faits isolés regrettables, là comme ailleurs, mais ils sont très rares, aussi rares qu'au Canada, et beaucoup moins nombreux qu'en Irlande ou aux Etats-Unis.

* * Du reste, il ne faut pas trop rire des erreurs que peuvent commettre les journalistes français à propos du Canada, comme quand ils viennent dire que Mgr Labelle est député de St-Jérôme, car on pourrait facilement nous donner aussi sur les doigts.

Il me tombe sous la main une géographie moderne, par F. X. Toussaint, datée de 1885 et les erreurs y sont passablement nombreuses.

Au chapitre : *France*, je constate avec stupeur que Belfort ne fait plus partie du territoire français, ce qui est absolument faux, puisque Belfort est chef-lieu, et nommé un sénateur et un député.

"Chaque chef-lieu d'arrondissement est la résidence d'un préfet," dit la même géographie; ce n'est pas exact du tout. Les préfets ne résident qu'aux chefs-lieux de départements; ce sont les sous-préfets qui demeurent dans les chefs-lieux d'arrondissements.

Il y a aussi de très jolies phrases dans cet ouvrage :

"Le mont Cenis, de près de 10,000 pieds et sous lequel on a pratiqué une ouverture pour le passage des chars."

Et plus loin : (notez que cette géographie est de 1885, revue et corrigée.)

"Napoléon III a dépensé depuis quelques années plusieurs millions pour embellir Paris."

Ces deux lignes sont splendides !

Ailleurs, une réflexion toute personnelle qui n'a que faire dans une géographie :

"Tout fait prévoir que la France sera bientôt monarchique."

Qu'est-ce qui le fait prévoir ?

Une jolie note historique :

"La Savoie et le comté de Nice ont été réunis à l'empire français en 1860; Victor-Emmanuel récompensa ainsi Napoléon III de sa non intervention dans les affaires d'Italie."

C'est justement le contraire, puisque Nice et la Savoie étaient le prix convenu de l'aide que la France accorda à l'Italie en 1859.

* * Un bon renseignement au sujet du Canada : "Les indigènes du Canada ne dépassent pas 100,000 âmes et sont de la race jaune."

De la race jaune ! un comble !!!

"L'or de la vallée de la Chaudière est aussi abondant que celui des mines de l'Australie et de la Californie."

Quelle blague !

"Le port de Québec est si spacieux qu'il pourrait contenir toute la marine royale de l'Angleterre. Il

offre beaucoup de ressemblance avec celui de Naples."

Jamais de la vie, ni l'une ni l'autre de ces assertions ne sont vraies.

Ce livre est une mine d'erreurs.

Les élèves qui étudient cette géographie sont bien renseignés !

Le Monde Illustré

COURRIER DE L'ETRANGER

PAIX OU GUERRE

Empereurs, Rois, le Président Carnot lui-même, ont, au commencement de l'année, annoncé la paix pour l'Europe. Dans ce concert pacifique, une note discordante s'est pourtant, dit-on, fait entendre. Il paraît que, ne pouvant résister au charme, à l'entraînement que suscitaient, en son âme, les brillants états-majors qui venaient saluer Sa Majesté, le jeune empereur d'Allemagne aurait fait vibrer la corde guerrière, et il a fallu l'intervention du prince de Bismarck en personne pour mettre une sourdine à ces accents belliqueux, si bien que les gazettes d'Outre-Rhin sont restées silencieuses et n'ont point reproduit l'impériale harangue.

Qui ne reconnaîtrait là la traditionnelle politique berlinoise ? Fier de sa belle armée, avide de gloire et de conquêtes, dans toute l'ardeur de sa jeunesse, Guillaume souffle à pleins poumons toutes les flammes de son patriotisme et anime par ses paroles les vieilles haines dont tout bon Prussien se repait contre la France ; mais en même temps le vieux pilote qui, depuis trente années, gouverne à travers les écueils et les tempêtes le char de l'Etat, s'écrie : "Bravo, mon jeune empereur ! prépare tes armes, aiguise les courages et sois prêt pour les combats ; mais, point de bruit au dehors ! chantons partout la paix et ses bienfaits ; par ce moyen nos ennemis surpris seront facilement vaincus". Et Guillaume obéit à la voix du prince de Bismarck et il laisse dire qu'il est tout à la paix, qu'il ne rêve que de la paix, qu'il la veut donner à son peuple pendant tous les jours de son règne.

D'ailleurs cette astuce politique est sage. Que l'Allemagne toute seule soit préparée à lutter sur toutes ses frontières à la fois, nous n'en doutons pas ; mais l'Allemagne compte aussi sur le concours de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie. Pour affaiblir une coalition possible franco-russe et éviter d'être seuls aux prises, sur ses frontières d'Orient et d'Occident, avec des armées redoutables, l'Allemagne entretient, avec un soin jaloux, des germes de divisions, dans les Balkans, entre l'Autriche et la Russie, et sur les Alpes entre l'Italie et la France ; mais il ne suffit pas d'entretenir ces rivalités, il lui faut donner à ses alliés une force de résistance capable d'immobiliser des centaines de mille hommes et voilà pourquoi on voit le pauvre roi Humbert s'épuiser en efforts ruineux pour grossir ses armées, augmenter sa flotte. A ce jeu, le peuple de ce monarque meurt de faim ; la banqueroute se dresse menaçante, et la voix du peuple gronde sourdement, étouffée toutefois sous les craintes qu'inspire une police sévère et impitoyable ; mais qu'importe ? l'Italie n'est-elle pas liée par un pacte solennel avec l'empereur d'Allemagne ? Le destin a parlé, il faut marcher quand même : "Allons, peuple italien, lève-toi, s'écrie le roi Humbert ; supporte avec courage la misère et la faim ; de toi je ferai une armée de héros, et entre les nations latines, notre nation sera la première. N'avons-nous pas pour nous aider dans notre tâche les superbes armées allemandes ? Demain, la victoire sourira à nos efforts et nous récompensera de nos sacrifices. En avant : Evviva l'Italia !" "C'est bien, dit la voix du solitaire de Friederichsruhe. C'est bien ! nous comptons sur toi, brave Maison de Savoie ; tu peux compter sur la vaillance et la fidélité du peuple allemand".—Mais, dans le fond de son être, le prince de Bismarck comprend que l'Italie est un allié peu solide et que la France,

toute républicaine qu'elle soit, en aurait vite raison. Il sent que la triple alliance est minée sourdement par une force inconnue ; il comprend que le roi Humbert est contraint de disputer son trône à la Révolution qui le brisera quelque jour et à la Papauté qui revendique ses droits ; aussi, à Berlin, on se demande jusqu'à quel point l'Italie peut, en cas de conflit, être d'un utile secours. Voilà pourquoi on a tant chanté la paix et ses bienfaits.

L'Autriche-Hongrie elle-même, divisée par la nature même des peuples qui la composent et par les rivalités des intérêts de chacun de ses peuples, se débat avec une fièvre que l'autorité bienveillante seule de François-Joseph sait calmer ; mais en cas de guerre, qu'advierait-il ? Est-ce que Tchèques et Allemands combattraient côte à côte ? Est-ce que Croates et Slaves marcheraient au feu avec les bataillons hongrois pour lutter contre les Russes, leurs frères d'origine ? Toutes ces questions si légitimes et si opportunes sont posées, chaque jour, dans les bureaux de la diplomatie berlinoise. Aussi ce n'est pas dans les assurances pacifiques données par les souverains, au début de 1890, que nous cherchons les raisons de la paix, mais bien dans la nature même des choses.

La situation reste grave, incertaine comme auparavant. Un incident minime peut engendrer un conflit, et un conflit tout diplomatique qu'il puisse être, peut engendrer la guerre.

Donc, point d'illusions ! La paix a mille raisons d'être ; mais que vaut la raison quand les passions, les rivalités, les haines, les ambitions même hantent le cerveau des souverains et des peuples ! Ce que 1890 nous réserve, nul ne le saurait dire. Nous croyons à la paix ; mais, en même temps, nous redoutons la guerre.

PH. DEVILLAIRE.

SONNET

AFFECTUEUSEMENT DÉDIÉ A MME F. TOURANGEAU, MONTRÉAL

Hélas ! il est parti ce compagnon de route
Qui, depuis bien des ans, marchait à vos côtés
Le Dieu que nous prions avait jugé, sans doute,
Votre cœur assez fort pour les adversités.

Madame, croyez-moi, sous l'éternelle voûte
Où résonnent, toujours, des accords enchantés,
L'âme de votre époux, avec bonheur écouté
Ces concerts glorieux par cent chœurs répétés !

Combien il est heureux loin de la pauvre terre
Où souvent le plaisir se change en peine amère
Où nous nous blessons tous aux ronces du chemin.

Ainsi consolez-vous, consolez-vous, madame,
Ah ! puissent ces pensées, offerts comme un dictame
Adoucir quelque peu votre immense chagrin.

Québec, février 1890.

ELISA.

LA PREMIERE NEIGE

(Voir gravure)

Où peut-elle aller, par la neige et la bise glaciale, cette élégante ? son gracieux et doux visage paraît assombri par une pensée douloureuse. La violence du vent accroche ses fourrures aux barrières et aux arbustes du chemin, elle n'y fait pas attention, tant elle est préoccupée.

Il faisait pourtant bien bon, près du feu clair, dans ce joli petit cottage qu'elle vient de quitter. Mais rien n'a pu l'arrêter. Quelle est donc cette grande inquiétude qui l'agite ? je vais vous le dire :

Là-bas, bien loin, dans une bien triste mansarde, une pauvre mère est malade, trois petits enfants se pressent autour d'elle, souffrant du froid, de la faim et de toutes les privations de la misère. Quelqu'un est venu raconter cette triste histoire à la jeune femme ; alors, sans rien dire, sans demander sa voiture, ni personne pour l'accompagner, elle est partie, malgré la neige qui tombe et le vent qui souffle, et, dans son manchon, elle a caché une petite bourse qui contient quelques billets de banques, pour rendre la santé et la force aux pauvres gens qu'elle va visiter.

Ce soir peut être, on la verra dans un riche salon, remplir ses obligations de femme du monde, mais elle a voulu chercher d'abord, en commençant sa journée, le contentement et la paix du cœur, en accomplissant le premier des devoirs : LA CHARITÉ

A TRAVERS LE CANADA



LE SÉNAT ET LA CHAMBRE DES COMMUNES (BATISSE DU CENTRE)

LE DÉPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS, ETC., (BATISSE DE L'OUEST).— Voir l'article Cueillettes et Glanures
Photographies Pittaway & Jarvis—Photo-gravures par Armstrong

LES BATISSES DU PARLEMENT, A OTTAWA

LES JUNGLES DU GANGE

La Tour de Saughoor attaquée par les tigres

L'*Erymanthe*, magnifique steamer des Messageries nationales, commandant Jéhénne, se préparait à quitter Calcutta pour accomplir son voyage mensuel à Ceylan, cette île admirable que nul voyageur n'a pu voir sans enthousiasme, — Theo Tennasseriva, — la terre des délices, comme l'appellent les Birmans.

Déjà la cloche du bord avait retenti, sous la main du timonier de service, lorsque le *Divgay* qui nous amenait de Chandernagoor vint se ranger à tribord, le long de l'échelle du navire... Il était temps ! à peine avions-nous gagné la coupée, avec nos serviteurs indigènes, que le signal du départ était donné : "avant partout", l'hélice se mit à crépiter sous la quille et le paquebot, abandonnant son cantonnement de Garden-Reâche, commença à descendre majestueusement l'Hougly, la branche la plus importante du fleuve sacré des Indous.

Nous allions à Ceylan, mon compagnon de voyages, M. Lafarge, conseiller à la cour de Bourbon, et moi, pour répondre à une invitation de notre ami commun le colonel James Evans qui avait commandé le camp de Chinchurah, à la frontière du pays français, et venait d'être nommé *super-intendant* du Giraoué, importante station de chasse et de dressage, pour les éléphants que les Anglais emploient au service de leur artillerie de campagne. Nous étions curieux d'assister aux manœuvres de ces admirables et intelligents animaux, ainsi qu'à la grande chasse annuelle destinée à la remonte des différents corps d'armée de l'Inde, qui devait avoir lieu bientôt sous la direction du colonel.

La navigation du Gange est fort dangereuse, en raison des énormes bancs de sables que la force du courant déplace sans cesse et souvent d'heure à heure, aussi ce fleuve est-il constamment sillonné par des pilotes qui sondent, relèvent les changements de fonds, et en avertissent par des signaux conventionnels, ceux de leurs collègues qui dirigent les navires.

Chaque bateau, steamer ou voilier qui monte à Calcutta ou en descend est tenu d'avoir un pilote à bord, sans cela, en cas d'accident, ses armateurs ne pourraient réclamer la prime d'assurance.

Les *Messageries nationales* en ont un à leur service, qui fait partie de l'état-major, et ne quitte pas plus le paquebot que les officiers.

A part cela, le parcours du fleuve n'offre rien de remarquable, le paysage qui l'environne est même d'une désespérante monotonie en raison du peu d'élévation des rives, couvertes à peine de vue de rivières, d'un vert uniforme ; çà et là des tours carrées, sans rez-de-chaussée, dans lesquelles on entre par une échelle que l'on retire à soi, élèvent leur silhouette sinistre, dans le calme azur du ciel, et viennent vous rappeler combien sont nombreux encore les navires qui se perdent en rivière, car elles n'ont d'autre but que de servir d'asile contre les fauves aux malheureux naufragés, ainsi que de les empêcher de mourir de faim.

Dans ce but, des provisions de bouche, renouvelées tous les mois par de petits vapeurs chargés

spécialement de visiter ces tours, y sont déposées, pour ceux qui sont obligés de chercher un refuge dans cet abri. Une inscription en quatre langues, anglais, français, allemand et indoustan, engage ces derniers à ménager les vivres, afin de ne pas mourir de faim avant le retour du petit steambot qui viendra les délivrer. Il leur est expressément recommandé également, de retirer l'échelle qui a servi à leur ascension, et de ne pas quitter le refuge avant l'arrivée des secours, sous peine de se faire manger par les tigres, qui foisonnent dans ces parages. Un peu au-dessous de Calcutta, en effet, les rivières cessent, et alors commencent les marécages et les jungles sans fin, qui garnissent le delta du Gange sur plusieurs centaines de lieues d'étendue. Impossible de gagner les lieux habités par la voie de terre : on ne ferait pas cinq cent mètres sans être dévoré par le grand tigre du Bengale, ou enlisé dans les marais tremblants.

Au début, ces tours étaient habitées par des gardiens, mais on dut renoncer à cette mesure : ces gens, vivant constamment au milieu du danger,

lieutenant et deux marins chargés de porter les provisions de bouche. Au coucher du soleil, personne n'était rentré.

Le second lieutenant resta debout jusqu'au lendemain, braquant sa jumelle de nuit sur la terre qui n'était pas à deux portées de fusil, écoutant avec un serrement de cœur indicible les vagues bruits de la jungle, ponctués de temps à autre par les rugissements des fauves.

Au lever du jour, n'y tenant plus, il se rendit à terre avec cinq matelots armés jusqu'aux dents, et une demi-heure après, les gens du bord entendirent une vive fusillade, qui dura seulement l'espace de quelques secondes... puis ce fut tout : le silence se fit, le silence terrifiant du désert de Saughoor, qui ne rend jamais sa proie.

On écrirait des volumes avec les récits du pilote des Messageries, M. Daly, qui faisait la navigation du Gange depuis vingt-cinq ans ; lui-même avait été plusieurs fois un des acteurs de ces terribles drames.

Voici une de ces aventures, dans laquelle il faillit périr d'une mort affreuse et ignorée. Ce sont les jeunes pilotes qui commandent les petits steamers, destinés à l'approvisionnement des tours de refuge et au sauvetage des naufragés. Ce service est très dur, et M. Daly en avait été chargé comme tous ses collègues au début de sa carrière. Le personnel du bord se compose d'un *master* ou capitaine, de son second, et de trois matelots dont un mécanicien, un chauffeur et un cuisinier.

Un jour M. Daly arriva pour visiter la tour de Djawah. Il descend à terre avec deux marins chargés de provisions et s'avance vers le refuge, situé à une quarantaine de mètres de la rive, par un étroit sentier taillé à la hache dans les lianes et les palétuviers, de chaque côté les fourrés impénétrables de la jungle. Déjà la petite troupe est arrivée près de l'échelle, lorsqu'un cri sinistre retentit du steamer : "Garde à vous ! voici les tigres".

Et au même instant le petit navire s'éloignait de la rive pour se mettre hors de portée des féroces animaux.

Cet avertissement n'avait pas frappé ses oreilles, que Daly perçut en même temps le bruit des branchages et des arbustes qui pliaient sous les bonds des terribles visiteurs.

"Jetez votre charge, et grimpez vite dans la tour," dit-il rapidement à ses hommes, sans perdre son sang-froid.

Ces derniers ne se firent pas prier et le pilote s'élança derrière eux, mais malgré la

promptitude de leur ascension deux énormes tigres du Bengale, le mâle et la femelle sans doute, arrivaient au pied de la tour, avant que le *master* ait eu le temps de gagner l'intérieur.

D'un bond prodigieux le mâle atteignit presque le milieu de l'échelle, à laquelle il se cramponna de ses griffes puissantes, suivi immédiatement par sa compagne.

Devant l'imminence du péril, Daly ne perdit point la tête ; comprenant qu'il était perdu, s'il essayait de lutter de vitesse avec ses terribles adversaires, il passa le bras gauche autour d'un des échelons, pour assurer sa position, et, de la main droite armée d'un revolver de combat, il fit feu par deux fois, à bout portant, sur la tête du tigre, qui, lâchant prise, roula au bas de l'échelle, entraînant sa femelle avec lui.

Ils n'étaient pas à terre qu'ils se relevaient et re-



Daly fit feu sur la tête du tigre. — Voir page 349, col. 3.

s'y habitaient peu à peu, et finissaient toujours par commettre quelque imprudence qui les faisait dévorer ; à chaque voyage d'inspection, il en manquait ordinairement deux ou trois à l'appel.

La tour de Saughoor fut en particulier le théâtre d'un horrible carnage : une famille de onze personnes, le gardien, sa femme, son beau-frère, sa sœur, six enfants et un serviteur devinrent la proie des tigres en une nuit. Ils avaient simplement négligé de retirer l'échelle. Une seule négligence, et les fauves ne les avaient pas manqués.

Quelque temps après, un capitaine norvégien, qui avait jeté l'ancre au vent de Saughoor, étant obligé d'attendre son pilote jusqu'au lendemain, en raison du nombre de navires arrivés avant lui à l'embouchure de l'Hougly, se laisse tenter par le désir de faire une partie de chasse ; il fait mettre sa balcinère à l'ancre, et part avec son premier

commençaient l'assaut, mais les marins et leur chef avaient mis le temps à profit ; la plate-forme qui précédait, en manière de balcon, la porte de la tour, une fois atteinte, ils avaient réunissant leurs forces, repoussé l'échelle qui était tombée tout de son long sur le sol, entraînant avec elle les deux assaillants, dont l'un avait la face couverte de sang. Une des balles lui avait crevé l'œil gauche, tandis que la seconde lui creusait un large sillon sur le crâne.

Loin de le mettre hors de combat, ces deux graves blessures ne faisaient qu'exciter sa férocité. Toutefois le sang coulait avec une telle abondance de ses deux blessures qu'il eût fini par tomber d'épuisement si le *Wasp* (la Guêpe), — c'était le nom du petit steamer, — n'eût mis fin à cette situation, en tirant à mitraille sur les deux tigres, à l'aide d'un petit canon-revolver qu'il possédait à l'avant pour se défendre des pirates chinois, qui se hasarrent parfois dans le golfe du Bengale.

Les deux fauves tués, le second était venu relever l'échelle et délivrer ses compagnons.

Les *Soundabounds* du Gange, c'est-à-dire les langues de terre comprises entre les différents bras du fleuve, fourmillent littéralement des plus dangereux animaux de la création : non seulement le tigre, la panthère, le léopard, s'y rencontrent à chaque pas, mais encore les crotales, les cobra-capels, les trigonocéphales, les grands pithons, et en telle quantité que la contrée serait inhabitable, quand bien même elle ne serait pas couverte d'étangs vaseux et de marais tremblants. Le rhinocéros, un des derniers représentants, avec l'éléphant, des périodes tertiaires, ne se trouve plus guère que là dans l'Inde entière, protégé qu'il est par d'impénétrables réduits.

Les Indous de caste Tchocrotys, ou Cellulaires, s'y hasardent seuls à de certaines époques de l'année, pour enlever au péril de leurs jours, les jeunes animaux encore inoffensifs, qu'ils revendent aux négociants chargés d'approvisionner les ménageries et les jardins zoologiques du monde entier. Mais on ne vit pas vieux dans cette caste. Ils finissent tous par se faire dévorer.

Quelques *mirasars*, ou grands propriétaires terriens, sorte de seigneurs féodaux que l'Angleterre a conservés par respect pour les vieilles coutumes du pays, et dans l'intérêt de la collection de ses impôts, vont y faire parfois de grandes parties de chasse, mais avec une escouade d'éléphants capable de les protéger.

Mais c'est en vain qu'on chasse et que l'on traque, par tous les moyens possibles, les grands fauves qui ont élu domicile dans ces sauvages contrées ; l'immense triangle que forment les différentes branches du Gange ne dépasse que de fort peu le niveau de l'Océan, et le soleil des tropiques aidant, il s'est développé là une végétation d'une telle puissance, au milieu des vastes marais tremblants, qu'il est impossible d'y poursuivre les dangereux hôtes qui s'y développent paisiblement dans le silence de la jungle mystérieuse et sans fin.

LOUIS JACOLLIOT.

CORRESPONDANCE

A MADEMOISELLE SUZETTE

Mille pardons d'être si en retard. Mais n'allez pas croire que je sois devenu assez insouciant pour que j'aie oublié mes douces obligations de correspondant. Voyez-vous, j'échappe à peine des mains d'une maladie qui pardonne rarement.

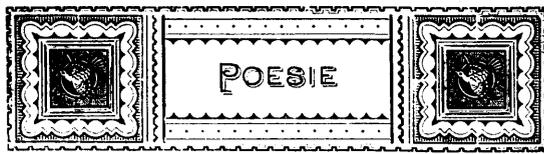
Nous ne sommes qu'un peu d'argile
Qu'un jour Dieu de ses mains pétrit !
Notre être est si vil, si fragile
Qu'un rien le brise ou le meurtrit....

Ainsi, je suis encore sur le lit ou une fièvre terrible m'a cloué, et j'espère que vous m'excuserez. Donc, à plus tard notre causerie et si vous ne vivez pas trop cloîtrée peut-être,

Au revoir,

Votre tout dévoué,

R. CHEVRIER.



EDMOND

C'était un joli gars seulement qu'à le voir
En coquet habit gris fait de fin tweed d'Ecosse,
Parader sur la rue, à cheval, en carosse,
Et montrer aux passants l'éclat de son œil noir,
Chaque fillette jeune, espérait en son âme
Un garçon comme lui pour être heureuse femme,
Mais lui s'en moquait fort et s'en inquiétait peu :
Notre ami Cupidon y perdait son doux feu,
Louise en pleurait tout bas et la jolie Aline,
Toute triste du fait, venait sur la colline,
A l'ombre des vieux pins rêvasser au bonheur
Et se plaindre du mal qui la tenait au cœur.
Le gaillard voulait même que les beautés rustiques,
— Il avait eu je crois quelques strophes lyriques,
Et son esprit monté parfois lui laissait voir
Au donjon crenelé d'un antique manoir.....
Enfin, que sais-je, moi ? L'amour a ses mystères.
Le garçon ses secrets et le cœur ses chimères,
Dont je ne dirai mot — tenez-le pour certain —

Au milieu de l'été, descendit, un matin
A l'hôtel du village, une nymphe, — en satin,
Portant à ses dix doigts mainte bague brillante,
Œil bleu, blonde, grasse, elle était séduisante
Au suprême degré. L'hôte qui bavardait
Comme une pie, à qui voulait l'ouïr disait
Qu'elle était en état d'acheter le village
Tant elle avait d'argent — C'était tout un mariage.
Notre ami le rêveur — qu'on nomme Edmond, je crois —
Pense qu'elle valait pour le moins cent-deux fois
Et Louise et Joséphine et Jeannette et Clémence.....
Au bout de quelques jours, ils faisaient connaissance.

Tout roula pour le mieux. Il en était épris
Comme un fou, c'est le mot — et voulait à tout prix
L'aimer à tout jamais, sans repos et sans trêves
Prétextant qu'elle était l'idéal de ses rêves !....
Ce qu'elle lui coûta l'histoire n'en dit rien.
Mais un fait cependant que je tiens pour certain,
— L'hôtelier l'a dit — c'est qu'elle aimait en diable
Les petits vins mousseux, les fleurs, la fine table,
Les bijoux, les chevaux et plus d'un rien charmant
Qu'au village et partout on paie — argent comptant.
Venait-on par hasard à passer sur la Place,
Vite on arrêtait prendre une crème à la glace,
Des fruits, des chocolats.... Dieu sait tous les bombons
Qui pouvait succomber dans ces occasions !
L'on vous dira qu'amour vit seulement d'eau pure....
Edmond connaît bien mieux notre pauvre nature.
Et son partner aussi.

Notre ami proposait un petit tour sur l'eau,
Le jour, la promenade à travers la campagne
Tant et bien qu'enfin sa timide compagne
Savait presque par cœur la rivière, le champs,
Le bosquet le village — et tous ses restaurants.

Enfin, septembre vint. Avec le vert feuillage
Les oiseaux de l'endroit quittèrent le bocage
Et la nymphe aux yeux bleus dut par un beau matin
Planter la son Edmond pour reprendre le train.
Elle devait mener son garçon à l'école
Reconduire au couvent ses filles Berthe et Paule.
Et le reste, et le reste.....

Et c'est ainsi qu'Edmond
Vit ses rêves dorés déguerpir en wagon.
Il faillit en mourir et durant deux semaines
— Si ce n'est davantage, est-ce ma faute à moi —
Fut atteint de la grippe et de fortes migraines.
Et la leçon valait une grippe, ma foi !
Et, lectrice, voilà — des dames du village
En parleront longtemps mais riront davantage. —

Montréal, mars 1890.

HENRI GASTON.



DANS LA CAPITALE FÉDÉRALE

Avez-vous vu la ville d'Ottawa ? Oui. Jolie ville ? Certes, fort jolie, en vérité ; superbement bâtie dans un site magnifique, nette, gaie, spacieuse, ville très aimable, au demeurant. Vous avez vu Ottawa durant la vacance, y êtes-vous passé en temps de session ? Non. Eh bien, j'y suis à l'heure qu'il est ; prenons en occasion, si vous voulez bien, pour refaire ensemble notre tour de capitale, et cela dans le temps même où nos députés et nos sénateurs sont rassemblés en congrès solennel, pour s'occuper des intérêts du pays en général et des leurs en particulier. Vous verrez quelle différence énorme il y a entre Ottawa sessionnel et Ottawa en vacance : vous connaissez l'un déjà, je m'en vais essayer de vous révéler l'autre.

De retour de Québec, j'y ai fait connaissance de la bonne vieille cité où règne la bonhomie, la cordialité sociale, scellée au cachet de la France, j'ai traversé Montréal et j'ai connu la fébrile agitation commerciale et autre, style un peu britannique, de notre métropole ; mais je rencontre ici une ville

d'un aspect spécial, et je me dis qu'Ottawa est bien unique en son genre.

Il existe ici un centre d'activité, très clairement indiqué, et, en grande partie, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit, tout même ce qui se pense, y rayonne presque infailliblement. J'ai dit notre parlement fédéral, avec ses deux chambres, ses soixante-douze sénateurs et ses deux cent quinze députés, ses spacieux bureaux aux innombrables occupants, tout son immense et bien coûteux mécanisme de direction et d'administration. *Pro bono publico ! !*

Les Chambres, le Parlement, c'est l'âme de la vie d'Ottawa ; aussi, quand arrive l'époque de la clôture, la voit-on perdre beaucoup de son animation, courber la tête comme dans un affaissement, comprimer dans son sein de trop vastes aspirations, puis attendre, haletante, l'infusion d'une vie nouvelle avec l'arrivée de la session prochaine. Ce n'est pas pour Ottawa comme pour les grandes capitales où la vacance des chambres se fait bien moins sentir ; Ottawa est vaste, plus vaste que ne l'exigerait le nombre de ses habitants peut-être, son installation est très complète, elle a besoin d'un surcroît d'activité et de ce surplus de population nomade que lui amène le retour de la session.

Aussi, messieurs nos députés sont-ils toujours accueillis à bras ouverts par leurs hôtes d'ici, et le petit remue-ménage qu'ils viennent faire annuellement dans la capitale a-t-il le don d'exciter le plus viv intérêt.

Mais, si grand que soit d'ordinaire cet intérêt, il l'est plus que jamais, cette année, à cause de l'importance des questions qui s'agitent, et ces jours-ci, amis lecteurs, encore bien davantage, car l'on s'occupe dans la docte assemblée d'exécuter un certain M. Dalton McCarthy, *equalrightiste* de quelque réputation, dans cette province-ci. Cette besogne, elle s'opère de haute main dans la Chambre des Communes, par des catholiques, Français ou Irlandais, mais patriotes, par des Anglais protestants mais justes et raisonnables, et cette besogne elle s'accomplit au grand amusement du parquet et des galeries. Ce dont il s'est rendu coupable l'énergumène, député de Simcoe-Nord ?... De rien moins que d'avoir pensé empêcher, en s'y prenant à petites doses, deux millions de Canadiens-français de parler, officiellement et en toute liberté la belle langue de leur mère !

Puisque tout le monde veut se rendre à la Chambre pour voir mâter le fanatisme de la façon qu'il le mérite, allons-y donc nous aussi. Je vous sers de guide : nous prendrons occasion, en nous y rendant, de jeter un coup d'œil bien rapide, quitte à le renouveler plus tard, sur les bâtisses dites ici du gouvernement, à l'abri desquelles se développe et agit la paternelle sollicitude de l'administration qui préside aux destinées du Canada.

* * *

Voilà que nous arrivons par le pont des Sapeurs et la grande rue Wellington dans laquelle il se décharge du demi-contingent apporté de la rue Rideau ; nous longeons le nouveau bureau de poste, les bureaux de traduction du *Hansard*, ceux de plusieurs banques canadiennes et même avant cela la bâtisse nouvelle du gouvernement, appelée bloc "Langevin". Celle-là, c'est un chef-d'œuvre de construction somptueuse, avec sa massive pierre brune encadrant de sveltes colonnades de granit. Je ne saurais rien dire de l'intérieur, ne l'ayant pas encore examiné : on en parle comme d'un palais de fées. Nous entrons par la grande porte centrale dans l'enclos des terrains proprement dits du gouvernement. C'est une terrasse magnifique, à deux ou trois étages, avec de larges allées très bien entretenues, au sommet de laquelle domine le bâtiment où se trouvent les Communes et le Sénat avec leurs dépendances. En face de ce bâtiment aboutissent comme à un rond point les plus grandes allées de l'immense terrasse ; là aussi s'élève la tour du parlement, haute d'une couple de cent pieds avec son beffroi qui jette langoureusement à la capitale les heures du jour et de la nuit, avec son balcon d'observation, but de nombreuses ascensions, aux beaux jours de l'été.

Aux deux extrémités de la terrasse on remarque les bâtisses qui renferment les bureaux et le nombreux personnel de la plus grande partie du service civil. A notre droite voici celle où se trouvent les

départements des finances, du secrétariat d'Etat, de la justice, etc ; celle de gauche, beaucoup plus spacieuse, contient ceux des travaux publics, des canaux et chemins de fer, de la milice, etc. On les appelle bâtisses de l'est et de l'ouest. La bâtisse de l'est ne forme qu'un seul corps de bâtiment à trois étages, agrémenté de tourelles et de donjons ; celle de l'ouest, construite dans un style analogue, est composée de trois vastes constructions, disposées de façon à laisser entre elles un carré libre. Toutes les fenêtres de ces deux bâtisses sont de style ogival et elles ont sur la dernière construite l'avantage d'être faites de bonne pierre du pays telle qu'on la trouve à nos portes. Arrêtons-nous pour à présent à ces considérations toutes extérieures ; nous aurons peut-être lieu de visiter ensemble, un jour ou l'autre, l'intérieur de ces bâtiments.

Nous étions parvenus au pied de la grande tour, c'est dans sa base même que se trouve l'entrée du Parlement ; nous voici dans le vestibule général, quelques marches à monter et nous sommes dans celui des Communes.

Mais la séance est piquante d'intérêt, pas moyen de faire sortir un seul député. Alors, revenons un peu sur nos pas, non sans remarquer en passant le bureau de poste de la Chambre, à la gauche duquel nous prenons un escalier de pierre qui nous conduit à la porte de la meilleure galerie de la Chambre, celle de l'Orateur. Ici, il faut un laisser-passer. J'en ai juste encore quelques-uns, derniers vestiges d'une gratification aussi large que bienveillante de la part de l'honorable président de la Chambre. Profitons-en et installons-nous dans un petit coin que je sais, pour de là suivre les débats qui sont, ma foi, pas mal passionnants.

* *

Maintenant que nous n'avons plus qu'à écouter dire le pour et le contre de notre cause, soyons attentifs. Nous allons voir se lever devant nous des Canadiens-Français et des Canadiens-Anglais, des catholiques et des protestants, quelques fanatiques mais beaucoup plus de gens raisonnables, par bonheur. Il nous sera donné de contempler, à huit ou dix séances de reprise, des figures hostiles à nos droits, jalouses de notre nationalité, telles que celles des Charlton, des O'Brien, des McNeil, des Cockburn, dignes émules de McCarthy qui se garde pour le bouquet de la série, paraît-il ; mais, à côté, des figures sympathiques comme les Davin, les White, les Mills, les Sir John et d'autres plus sympathiques encore comme les Blake, les Curran, les Wright, etc. ; puis enfin des champions de nos droits lésés, de notre loyauté mal comprise, de notre nationalité sourdement attaquée ; nous les nommons avec orgueil : Langevin, Laurier, Chapleau, Beausoleil, Lanfry, Lavergne, Robillard, etc.

Au moment de commencer cette brillante revue, gage de noble espoir bien plus que de futile crainte, je m'arrête de peur d'être trop long, lecteurs, je vous tire ma révérence et vous dis *au revoir*. Le rendez-vous est aux Communes, dans la galerie de l'Orateur.

En la sainte Eglise

JEUX DE SALON

LETTRES AJOUTÉES OU RETRANCHÉES

On se met autour d'une table, et l'un des joueurs donne trois, quatre, cinq mots, à volonté, auxquels on devra ajouter une ou plusieurs lettres, qui en composeront des mots nouveaux. On donnera un temps limité pour former ces nouveaux mots ; ceux des joueurs, qui alors n'auront pas réussi, donneront un gage.

Exemple : Il faut ajouter S et G aux mots :

ÉLIE. MEULE. ÉTOILER.

Avec l'adjonction de S et G, on trouvera :

ÉGLISE. LÉGUMES. SORTILÈGES.



Plumes d'acier.—L'Angleterre manufacture 810,000,000 plumes d'acier par année ; la France, 425,000,000 ; les Etats-Unis, 105,000,000. Au-dessus de 4,000,000 de plumes sont détruites quotidiennement.

Le Nil.—Ce grand fleuve d'Egypte a une chute de six pouces par mille milles. Les inondations commencent ordinairement en juin et durent jusque vers le milieu du mois d'août suivant. Les eaux montent de 24 à 26 pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve et il inonde une largeur de douze milles de la vallée d'Egypte. Les inondations rendent les terres environnantes les plus fertiles du monde.

Il n'est jamais trop tard pour s'instruire.—Socrate commença à apprendre la musique à un âge très avancé.—Cato, à l'âge de 80 ans, se mit à étudier la langue grecque.—Ludovico Monaldesco, écrivit ses mémoires à l'âge de cent cinquante ans.—Ogilby, le traducteur d'Homer et Virgil, ne connaissait pas un mot de latin ou grec, même à l'âge de quarante ans.—Franklin ne commença l'étude de la philosophie qu'à l'âge de cinquante ans. Boccaccio, avait trente ans quand il commença ses études en littérature.

Dates historiques.—La bataille de Bapaume, gagnée par l'armée du Nord, sous le commandement du général Faidherbe, eut lieu le 3 janvier 1871.—La réunion de la Bourgogne à la France eut lieu le 5 janvier 1476.—Louis XVI et sa famille, reconnus par le maître de poste Druot, sont arrêtés à Varennes, le 21 juin 1791.—La bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, où le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fut battu et fait prisonnier par La Trémouille, eut lieu le 28 juillet 1488.—Lafayette s'embarque sur une frégate équipée à ses frais et va soutenir, en Amérique, la cause de l'indépendance des colonies anglaises, le 26 avril 1777.—La bataille de la Moskowa, gagnée par les Français sur les Russes, eut lieu le 7 septembre 1812 ; c'est après cette bataille que le maréchal Ney reçut le titre de prince de la Moskowa.—Stanley partit à la recherche de Livingstone le 3 novembre 1871 et parvient à le retrouver à Ujiji, sur les bords du lac Tanganyika.

Les Alpes.—Les Alpes sont formées d'environ 180 montagnes, de 4,000 à 15,732 pieds de hauteur. Le Mont Blanc est la plus haute montagne de l'Europe ; l'ascension de cette montagne se fait en deux jours avec six ou huit guides, chaque guide est payé cent francs. Le 8 août 1786 à 6 heures, a.m., deux personnes, Jacques Belmat et le Dr Pachard en firent l'ascension ; ils demeurèrent trente minutes sur le sommet, leurs provisions gelèrent dans leurs poches, leur figure enfla et leur vue s'affaiblit, mais ils se rétablirent pendant la descente. De Sausure dit que du sommet du Mont Blanc le firmament est d'un beau bleu foncé et que les étoiles purent être vues dans l'ombre ; il visita le Mont Blanc le 2 août 1790. Une Française, Mlle d'Angeville, visita le Mont Blanc en septembre 1840, rendu à une hauteur de 12,000 pieds et ne pouvant plus marcher elle dit à ses guides : " Si je meurs, montez-moi sur le sommet." Parvenue au sommet elle se fit élever dans l'air par ses guides, pour qu'elle puisse se vanter d'avoir été plus haut que n'importe quel homme en Europe.

J. Alcide Chauvy

PROPOS DU DOCTEUR

POUR ARRÊTER L'HÉMORRHAGIE A LA SUITE DE BLESSURES

S'il s'agit de blessures à un membre, couchez le blessé. Mettez une compresse et un bandage *au-dessus* de la plaie, si le sang sort foncé, ce qui indique la rupture de la veine ; *au-dessus*, si le sang est rouge vif (ouverture d'une artère). Dans ce dernier cas, nouez au-dessus de la blessure un mouchoir roulé et serrez au moyen d'un bâton. Pour les blessures du tronc, appliquez un tampon de charpie ; si la plaie est profonde, mettez des compresses d'eau glacée ; le blessé se couchera sur le côté atteint et gardera un repos absolu.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Beaucoup de dames ont la mauvaise habitude de mouiller leur cheveu pour les lisser ; nous ferons observer que l'eau décolore le cheveu, le dessèche, le rend rude et cassant. Lorsqu'on sort du bain, si les cheveux ont été mouillés, il faut les sécher de suite et bien soigneusement.

Dans la coiffure en torsades et en nattes, on recommande avec raison de ne jamais tordre les mèches trop fortement ; une torsion trop forte nuit non seulement à la nutrition, mais il arrive que les cheveux les plus tendres se brisent ou sont arrachés.

Les eaux albumineuses et gommées dont on se sert pour fixer les boucles ou bandeaux, ont l'affreux inconvénient de recouvrir les cheveux d'un enduit qui les encroûte et nuit à leur propreté.

Les personnes dont la peau fournit en abondance les petites pellicules si nuisibles aux cheveux devront, avant d'employer l'huile ou la pommade, brosser doucement et soigneusement leur chevelure.

DE L'ATTAQUE DE NERFS

L'attaque de nerfs est presque toujours annoncée quelques heures à l'avance par des symptômes tels que bâillements, palpitations, fatigue générale, malaise, pleurs ou rires sans motifs.

Lorsque l'attaque commence, la malade tombe ; mais contrairement à ce qui se passe chez l'épileptique, elle a le temps de choisir le lieu de sa chute, et ne perd pas connaissance au début même de l'accès. Elle pousse des cris, elle suffoque, a la figure congestionnée, porte avec force la main à son cou comme pour arracher un objet qui gêne la respiration, puis les mouvements convulsifs apparaissent plus ou moins entremêlés de cris, de vociférations et de sanglots. Ces mouvements sont désordonnés et très étendus ; les membres sont agités et le corps en entier se déplace en tous les sens. La tête est également projetée à droite et à gauche, en arrière, en avant et va heurter, si l'on n'y prend garde, les meubles et les objets environnants.

La durée de l'attaque de nerfs peut varier de quelques minutes à quelques heures ; peu à peu les mouvements se calment, la physionomie revêt diverses expressions : peur, colère, surprise, plaisir etc, et l'attaque se termine le plus souvent par l'émission de larmes abondantes. Il y a des attaques de nerfs très faibles ; les malades ne perdent pas connaissance, entendent tout ce qui se dit ou se fait autour d'elles ; tout se borne alors à quelques mouvements désordonnés des membres et de la figure.

Comme dans l'épilepsie, les attaques peuvent se reproduire de loin en loin, une fois par hasard ou bien elles se répètent coup sur coup pendant plusieurs jours.

LE RHUME DE CERVEAU

Le rhume de cerveau succède habituellement à un refroidissement. C'est en automne et en hiver, au moment où se produisent de brusques changements de température qu'il acquiert sa plus grande fréquence.

Il acquiert parfois un caractère épidémique, mais certaines personnes ont une fâcheuse prédisposition pour cet hôte désagréable.

Le rhume de cerveau peut être également déterminé par des excoriations de la muqueuse nasale, par l'inspiration de poussières irritantes ; il constitue un des symptômes les plus constants de certaines maladies, telles que la grippe et la rougeole.

Je ne vous ferai pas l'injure, Mesdames, de vous décrire le rhume de cerveau ; car, par votre propre expérience (hélas !) vous en connaissez aussi bien que moi la marche et les symptômes.

Mais, si vous le voulez bien, parlons de son traitement. Ces lignes vont avoir le don de faire sourire plus d'un joli visage ; n'a-t-on pas dit que ce que les médecins avaient pu faire de mieux contre le rhume de cerveau avait été de l'appeler coryza ?—Mais je ne me laisserai pas émouvoir par les rires et les sarcasmes, et bravement j'aborde mon sujet.

Chercher à durcir les personnes faibles et à les aguerir contre le froid. Eviter de se soumettre à l'action des poussières et des vapeurs irritantes. Au début provoquer la transpiration. Inhaler les vapeurs d'eau bouillante.

Si la lèvre supérieure devient rouge et douloureuse, badigeonnages de valine de beurre de cacao ou d'huile d'amandes douces.

Si le rhume de cerveau est chronique et produit une haleine désagréable, prendre deux fois par jour une bouche nasale avec une solution d'acide borique à 3 pour cent ou de chlorate de potasse à 5 pour cent.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 563.—ENIGME

Sije n'ai le don de vous plaire,
Lectrices et lecteurs, je n'en suis point sur-
[pris :
Vous aurez beau dire et beau faire,
Je ne serai jamais de votre avis.
Même en me renversant, je vous en avertis,
Vous ne me feriez pas changer de caractère.

No 564.—LA CLEF DE LA SCIENCE

Pourquoi le soleil paraît-il rouge pendant
un brouillard

SOLUTIONS

No 560.—Les Grâces avaient 12 couronnes et
chacune en donna une à chaque Muse. On
voit en effet, que de cette manière chaque
Grâce en garda 3, et que chaque Muse en re-
cut 3. On peut supposer aussi qu'elles en
avaient 24 et que chacune en donna 3 et ainsi
de suite en prenant les multiples de 12.

No 561.—Le mot est : Orange.
No 562.—Les mots sont : Spectre et Sceptre.

ONT DEVINE :

Léandre Renaud, New-York ; Alp. Gué-
rette, Lévis ; Mlle Joséphine Morency, Qué-
bec ; Faustine Warwick ; Adolphe et Marie
Vekeman, Sherbrooke ; Mlle Léa Gohier, Ste-
Geneviève ; Mlle Georgina Guillot, Québec ;
L. de Montigny, N. Bruneau, A. B. C. B.,
Raoul Vézina, Mlle Asélie Landry, Mlle
Sienna Arcand, Henri Viau, A. Cournoyer,
Ovide Caron, A. Fauteux, Montréal.

AVIS AUX MÈRES. LE SIROP CALMANT
DE MME WINSLOW, pour la dentition des
enfants, est le médicament recommandé par
les principaux médecins des États-Unis, et il
est employé avec avantage depuis quarante
ans par des millions de mères pour leurs en-
fants. Pendant les progrès de la dentition sa
valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de
toute douleur, guérit la dissenterie et la di-
arrhée, les douleurs d'entrailles et le borbory-
gme. Il donne du repos à la mère en don-
nant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bou-
teille.

GUIMOND
15, ST-LAURENT

Toutes cravates en magasin de \$1.00 et
et audessous réduite à..... 25c
Toutes cravates en magasin de 25c et
audessous réduites à..... 15c
Mouchoirs de 15c pour..... 4c
Mouchoirs de 10c pour..... 3c
Mouchoirs de 20c pour..... 15c
Mouchoirs de 40c pour..... 25c

UNE SEMAINE SEULEMENT
15, SAINT-LAURENT

J. Alphonse Chausse
Architecte
No 154, Rue St-Catherine,
Montréal.
Téléphone Bell 6504.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicate et rafraichis-
sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,
empêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la cheve-
lure. Indispensable pour les familles. 25 cts
la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que
extermine la Dyspepsie, la Constipation, le
Rhumatisme, Maladie du Foie et des Ro-
gnons.

Faites-en un usage constant et vous jouirez
d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



POUR L'INDIGESTION

Quand votre nourriture ordinaire ne se di-
gère pas, employez le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE NOUVEAU

5 CTS **NECTAR** 5 CTS

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese

MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à
Montréal.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes
L'Asthme Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc., etc

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. In-
faillible dans tous les cas. Demandez-le à
votre pharmacien. Expédiez aussi franco par
la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 -- rue LaGauchetière, Montréal -- 461

Prix : grande botte..... \$1.00
botte..... 50

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les arti-
cles suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs

Moutarde Française
Glycérine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi
pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inven-
teur, propriétaire et manufacturier des cé-
lèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-
Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que
pendant six mois j'ai été malade d'une dé-
mangeaison et d'urticaire aux bras d'une souf-
rance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes
de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabri-
quant de remèdes sauvages, dans l'espace de
deux semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à
l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remèdes au No 25
rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Du-
ont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mala-
ties de la peau, sont aujourd'hui d'un usage
général. Des cas nombreux de démangeai-
sons, d'urticaire, d'hémorroïdes, etc., réputés in-
curables, ont été radicalement guéris par l'u-
sage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute
sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et
le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon
de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Expédiez par la poste sur réception
du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P. Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres
et autres bijouteries pour 60 jours
nous enverrons ce beau joué
d'or fin plaqué à aucune adresse
sur reçu de 32 cent en timbre de
Poste; et aussi enverrons sans
autres charges notre grand catalogue de montres et
bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux
Agents. Ce joué est d'une qualité très fine et gar-
rantie de durer des années et soutenir l'essai de
l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seule-
ment. Envoyez votre ordre immédiatement et vous
recevrez un joué volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

Saint-Nicolas, journal illustré pour gar-
çons et filles, paraissant le
jeudi de chaque semaine. Les abonnements
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10
fr ; Union postale, un an : 20 fr ; six mois :
12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela-
grave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

MONTREAL, 1er MARS 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

Suite

Il n'était que notaire—un parfait notaire, plaidant et conciliant. En outre, il ne semblait point qu'il eût éprouvé le désir de perpétuer le nom des Sagamores, puisqu'il n'avait pas pris femme et ne songeait point à en prendre.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, maître Nick se préparait à quitter l'étude en compagnie de son second clerc. Ce ne serait qu'un déplacement de quelques heures, et sa vieille servante Dolly l'attendrait pour le dîner.

La ville de Montréal est bâtie sur la côte méridionale de l'une des îles du Saint-Laurent. Cette île, longue de dix à onze lieues, large de cinq à six, occupe un assez vaste estuaire, formé par un élargissement du fleuve, un peu en aval du confluent de la rivière Outaouais. C'est en cet endroit que Jacques Cartier découvrit le village indien d'Hotchelaga, qui, en 1640, fut concédé par le roi de France à la congrégation de Saint-Sulpice. La ville, prenant son nom du Mont-Royal qui la domine, dans une position très favorable au développement de son commerce, comptait déjà plus de six mille habitants en 1760. Elle s'étend au pied de la pittoresque colline dont on a fait un parc magnifique et qui partage avec un autre parc, aménagé dans l'îlot de Sainte-Hélène, l'avantage d'attirer un grand nombre des promeneurs montréalais. Un superbe pont tubulaire, long de trois kilomètres, qui n'existait pas en 1837, la rattache maintenant à la rive droite du fleuve.

Montréal est devenue une grande cité, d'aspect plus moderne que Québec, et, par cela même, moins pittoresque. On peut en visiter, non sans quelque intérêt, les deux cathédrales anglicane et catholique, la banque, la bourse, l'hôpital général, le théâtre, le couvent Notre-Dame, l'Université protestante de McGill et le séminaire de Saint-Sulpice. Elle n'est pas trop vaste pour les cent quarante mille habitants qu'elle possède à cette heure, et dans lesquels l'élément saxon n'entre que pour un tiers,—proportion élevée, cependant, si on la compare à celle des autres cités canadiennes.

À l'ouest, se développe le quartier anglais, ou écossais—ceux que les anciens du pays appelaient "les petites jupes"—à l'est, le quartier français. Les deux races se mêlent d'autant moins que tout ce qui se rattache au commerce, à l'industrie ou à la banque—vers 1837 surtout—était uniquement concentré entre les mains des banquiers, des industriels et des commerçants d'origine britannique. La magnifique voie fluviale du Saint-Laurent

assure la prospérité de cette ville, qu'elle met en communication non seulement avec les comtés du Canada, mais aussi avec l'Europe, sans qu'il soit nécessaire d'aller rompre charge à New-York au profit des paquebots de l'ancien monde.

A l'exemple des riches négociants de Londres, ceux de Montréal séparent volontiers l'habitation de famille de la maison de commerce. Les affaires faites, ils regagnent les quartiers du nord, vers les pentes du Mont-Royal et de l'avenue circulaire qui entoure sa base. Là, s'élèvent les maisons particulières, dont quelques-unes ont l'apparence de palais, et les villas encadrées de verdure. En dehors de ces quartiers opulents, les Irlandais sont, pour ainsi dire, confinés dans leur Ghetto de Ste-Anne, a débouché u canal de Lachine, sur la rive gauche du Saint-Laurent.

Maître Nick possédait une belle fortune. Comme le font les notables du commerce, il aurait pu, chaque soir, se retirer dans une des habitations aristocratiques de la haute ville, sous les épais ombrages de Saint-Antoine. Mais il était de ces notaires

voiture publique. Cette voiture était un de ces stages à deux chevaux qu'on appelle "buggies," en langage canadien. Ces sortes de chars à bancs, suspendus sur des ressorts, doux si l'on veut, mais solides très certainement, sont construits en vue de résister à la dureté des routes. Ils peuvent contenir une demi douzaine de voyageurs.

"Eh ! c'est monsieur Nick ! s'écria le conducteur du stage, d'aussi loin qu'il aperçut le notaire, toujours et partout accueilli par cette cordiale exclamation.

—Moi-même, en compagnie de mon clerc ! répondit maître Nick du ton de bonne humeur qui lui était habituel.

—Vous vous portez bien, monsieur Nick ?

—Oui, Tom, et tâchez de vous porter aussi bien que moi !... Vous ne vous ruinerez pas en médecines !...

—Ni en médecines, répondit Tom.

—Quand partons-nous ? demanda maître Nick.

—A l'instant.

—Est-ce que nous avons des compagnons de route !

—Personne encore, répliqua Tom, mais il en viendra, peut-être, au dernier moment....

—Je le souhaite.... je le souhaite, Tom ! J'aime à pouvoir causer en route, et, pour causer, j'ai observé qu'il est indispensable de ne pas être seul !

Cependant il était probable que les désirs naïvement exprimés de maître Nick ne seraient point satisfaits, cette fois. Les chevaux étaient attelés, Tom faisait claquer son fouet, et aucun voyageur ne se présentait au bureau.

Le notaire prit donc place dans le stage sur le banc du fond, que Lionel vint aussitôt occuper près de lui. Un dernier coup d'œil fut jeté par Tom vers le bas et le haut de la rue ; puis il monta sur son siège, rassembla ses rênes, siffla ses bêtes, et la bruyante machine s'ébranla, au moment où quelques passants qui connaissaient Nick—et qui ne le connaissait pas, l'excellent homme !—lui adressèrent leur souhait de bon voyage, auquel il répondit par un petit salut de la main.

Le stage remonta vers les hauts quartiers, en gagnant dans la direction du Mont-Royal. Le notaire regardait à droite, à gauche, avec autant d'attention que le conducteur, bien que ce fût pour un motif différent. Mais il semblait que personne, ce matin-là, n'eût besoin de se faire transporter au nord de l'île ni de donner la réplique à maître Nick. « Non ! pas un compagnon de

voyage et, pourtant, la voiture avait atteint la promenade circulaire, encore déserte à cette heure, où elle s'engagea au petit trot de son attelage.

En ce moment, un individu s'avança vers le stage et fit signe au conducteur d'arrêter ses chevaux.

"Vous avez une place ? demanda-t-il.

—Une et "trot" avec ! répondit Tom, qui, suivant la coutume, imprima à cette syllabe la prononciation canadienne, comme il aurait dit : "il fait fret" pour il fait froid.

Le voyageur prit place sur le banc devant Lionel, après avoir salué maître Nick et son clerc. Le stage repartit au petit trot, et quelques minutes plus tard, au tournant du Mont-Royal, disparurent les toits en tôle étamée des maisons de la ville, qui resplendissaient au soleil comme autant de miroirs argentés.



Tom faisait claquer son fouet.—Page 9, col. 3.

d'ancienne race, dont l'horizon se borne aux murs de leur étude, et qui justifient le nom de gardes-notes, en gardant nuit et jour les contrats, minutes et papiers de familles confiés à leurs soins. Le descendant des Sagamores demeurait donc en sa vieille maison de la place du marché Bonsecours. C'est de là que, dans la matinée du 3 septembre, il partit avec son second clerc pour aller prendre la voiture qui faisait le service entre l'île Montréal et l'île Jésus, séparées par une des branches intermédiaires du Saint-Laurent.

Tout d'abord, maître Nick se rendit à la banque, en suivant de larges rues, bordées de riches magasins et entretenues avec soin par l'édilité montréalaise. Arrivé devant l'hôtel de la banque, il dit à Lionel de l'attendre dans le vestibule, se rendit à la caisse centrale, revint au bout d'un quart d'heure, et se dirigea vers le bureau de la

Le notaire n'avait pas vu sans une vive satisfaction le nouveau venu s'installer dans le stage. On pourrait au moins causer pendant les quatre lieues qui séparent Montréal de la branche supérieure du Saint-Laurent. Mais il ne semblait pas que le voyageur fût d'humeur à s'engager dans les réparties d'une conversation de circonstance. Il avait tout d'abord regardé maître Nick et Lionel. Puis, après s'être accoté dans son coin, les yeux à demi-fermés, il parut se livrer tout entier à ses réflexions.

C'était un homme de vingt-neuf ans à peine. Sa taille élancée, sa physionomie énergique, son corps vigoureux, son regard résolu, ses traits virils, son front haut, encadré de cheveux noirs, en faisaient un type accompli de la race franco-canadienne. Quel était-il ? D'où venait-il ? Maître Nick, qui connaissait tout le monde, ne le connaissait pas, il ne l'avait jamais vu. Toutefois à l'examiner avec quelque attention, il lui parut que ce jeune homme, encore si peu avancé dans la vie, avait dû passer par les plus dures épreuves et s'être élevé à l'école du malheur.

Que cet inconnu appartint au parti qui luttait pour l'indépendance nationale, cela se devinait rien qu'à son costume. Vêtu à peu près comme ces intrépides aventuriers auxquels on donne encore le nom de "coureurs des bois," il portait sur sa tête la "tuque" bleue, et ses vêtements—une sorte de capot, croisé sur la poitrine, une culotte d'un rude tissu grisâtre, serrée à la taille par une ceinture rouge—étaient uniquement en "étouffe du pays."

Qu'on ne l'oublie pas, l'emploi de ces étoffes indigènes équivalait à une protestation politique, puisqu'il excluait les produits manufacturés, importés d'Angleterre. C'était une des mille manières de braver l'autorité métropolitaine, et l'exemple venait de loin d'ailleurs.

En effet, cent cinquante ans avant, les Bosto-niens n'avaient pas proscrit l'usage du thé en haine de la Grande-Bretagne ? Et de même qu'il n'y eut que les loyalistes d'alors à en faire usage, les Canadiens d'aujourd'hui s'interdisaient les tissus fabriqués dans le Royaume Uni. Quant à maître Nick, en sa qualité de neutre, il portait un pantalon de provenance canadienne et une redingote de provenance anglaise. Mais, dans le vêtement patriotique de Lionel, il n'entraînait pas un seul bout de fil qui n'eût été filé en deçà de l'Atlantique.

Cependant le stage roulait assez rapidement sur le sol cahoteux des plaines qui se développent à travers l'île Montréal jusqu'au cours intermédiaire du Saint-Laurent. Mais que le temps paraissait long à maître Nick, si loquace de son naturel ! Or, comme le jeune homme ne semblait pas disposé à prendre la parole, il dut se rabattre sur Lionel, avec l'espoir que leur compagnon de voyage finirait par se mêler à la conversation.

"Eh bien, Lionel, et ce feu follet ? dit-il ?
—Ce feu follet ? . . . répondit le jeune clerc.
—Oui ! J'ai beau regarder à me fatiguer la vue, je n'en vois pas trace sur la plaine !
—C'est qu'il fait trop jour, maître Nick, répondit Lionel, bien décidé à répondre sur le ton de la plaisanterie.

—Peut-être qu'en chantant le vieux couplet de jadis :

Allons, gai, compère lutin !
Allons, gai, mon cher voisin ! . . .

Mais non ! le compère ne répond pas !—A propos, Lionel, tu connais le moyen de se soustraire aux agaceries des deux feux follets ?

—Sans doute, maître Nick. Il suffit de leur demander quel est le quantième de Noël et, comme ils ne le savent pas, on a le temps de se sauver, pendant qu'ils cherchent une réponse.

—Je vois que tu es au courant des traditions. Eh bien, en attendant que l'un d'eux intercepte notre route, si nous parlions un peu de celui que tu as fourré dans ta poche !

Lionel rougit légèrement.

"Vous voulez, maître Nick ? . . . répliqua-t-il.

—Eh oui, mon garçon ! Cela fera toujours passer un quart d'heure ou deux !"

Puis, le notaire, s'adressant au jeune homme :

"Les vers ne vous incommodent pas, monsieur ? demanda-t-il en souriant.

—Nullement ! répondit le voyageur.

—Il s'agit d'une pièce de poésie que mon clerc a

fabriquée pour prendre part au concours de la Lyre-Amicale. Ces gamins-là ne doutent de rien ! . . . Allons, jeune poète, essaye ta pièce—comme disent les artilleurs !"

Lionel, on ne peut plus satisfait d'avoir un auditeur, qui serait peut-être plus indulgent que maître Nick, tira sa feuille de papier bleuâtre, et lut ce qui suit :

LE FEU FOLLET.

Ce feu fantasque, insaisissable,
Qui, le soir, se dégage et luit,
Et qui, dans l'ombre de la nuit,
Ni sur la mer ni sur le sable,
Ne laisse de trace après lui !

Ce feu toujours prêt à s'éteindre,
Tantôt blanchâtre ou violet,
Pour reconnaître ce qu'il est,
Il faudrait le pouvoir atteindre. . . .
Atteignez donc un feu follet !

—Oui, dit maître Nick, atteignez-le et mettez-le en cage !—Continue, Lionel.

On dit, est-ce chose certaine ?
Que c'est l'hydrogène du sol.
J'aime mieux croire qu'en son vol,
Il vient d'une étoile lointaine,
De Véga, de la Lyre ou d'Algol.

—Cela te regarde, mon garçon, dit maître Nick avec un petit signe de tête ! Ça, c'est ton affaire !"
Lionel reprit :

Mais n'est-ce pas plutôt l'haleine
D'un sylphe, d'un djinn, d'un lutin,
Qui brille, s'envole et s'éteint,
Lorsque se réveille la plaine
Aux rayons joyeux du matin ?

Ou la lueur de la lanterne
Du long spectre qui va s'asseoir
Sur le chaume du vieux pressoir,
Quand la lune, blafarde et terne,
Se lève à l'horizon du soir ?

Peut-être l'âme lumineuse
D'une folle qui va cherchant
La paix hors du monde méchant,
Et passe comme une glaneuse
Qui n'a rien trouvé dans son champ ?

—Parfait ! dit maître Nick. Es-tu au bout de tes comparaisons descriptives ?

—Oh ! non ! maître Nick ! " répondit le jeune clerc.

Et il poursuivit en ces termes :

Serait-ce un effet de mirage,
Produit par le trouble de l'air
Sur l'horizon déjà moins clair,
Ou, vers la fin de quelque orage,
Le reste d'un dernier éclair ?

Est-ce la lueur d'un bolide,
D'un météore icarien,
Qui, dans son cours aérien,
Était lumineux et solide,
Et dout il ne reste plus rien ?

Ou sur les champs dont il éclaire
D'un pâle reflet le sillon,
Quelque mystérieux rayon
Tombé d'une aurore polaire,
Comme un nocturne papillon ?

"Qu'est-ce que vous pensez de tout ce fatras de troubadour, monsieur ! demanda maître Nick au voyageur.

—Je pense, monsieur, répondit celui-ci, que votre jeune clerc a quelque imagination, et je suis curieux de savoir à quoi il pourrait encore comparer son feu follet.

—Continue donc, Lionel !"

Lionel avait quelque peu rougi au compliment du jeune homme, et, d'une voix plus vibrante, il dit :

Serait-ce en ces heures funèbres,
Où les vivants dorment lassés,
Le pavillon aux plis froissés
Qu'ici-bas l'Ange des ténèbres
Arbore au nom des trépassés ?

"Brrr ! . . ." fit maître Nick.

Ou bien, au milieu des nuits sombres,
Lorsque le moment est venu,
Est-ce le signal convenu
Que la terre, du sein des ombres,
Envoie au ciel vers l'inconnu,

Et qui, comme un feu de marée,
Aux esprits errants à travers
Les vagues espaces ouverts,
Indique la céleste entrée
Des ports de l'immense Univers ?

"Bien, jeune poète ! dit le voyageur

—Oui, pas mal, pas mal ! ajouta maître Nick. Où diable, Lionel, vas-tu chercher tout cela ! . . . C'est fini, je suppose ?

—Non, maître Nick, répondit Lionel, et, d'une voix qui s'accentuait encore :

Mais si c'est l'amour, jeune fille,
Qui l'agite à tes yeux là-bas,
Laisse-le seul à ses ébats !
Prends garde à ton cœur ! Ce feu brille. . . .
Il brille mais ne brûle pas !

"Attrapées, les jeunes filles ! s'écria maître Nick. J'aurais été bien surpris s'il n'y avait pas eu un peu d'amour en jeu dans ces accords anacréontiques ! Après tout, c'est de son âge !—Qu'en pensez-vous, monsieur ?

—En effet, répondit le voyageur, et j'imagine que. . . ."

Le jeune homme venait de s'interrompre à la vue d'un groupe d'hommes, postés sur le talus de la route, et dont l'un fit signe au conducteur du stage de s'arrêter.

Celui-ci retint ses chevaux, et les hommes s'approchèrent de la voiture.

"C'est monsieur Nick, il me semble ! dit l'un de ces individus en se découvrant avec politesse. —Et c'est monsieur Rip ! " répondit le notaire, qui ajouta tout bas : "Diable ! méfions-nous !"

Très heureusement, ni maître Nick, ni son clerc, ni le chef de l'agence, ne remarquèrent la transformation que subit la physionomie de l'inconnu, lorsque ce nom de Rip fut prononcé. Sa figure était devenue pâle, non de la pâleur de l'épouvante, mais de celle qui est inspirée par une insurmontable horreur. Visiblement, il avait eu la pensée de se jeter sur cet homme. . . . Mais, ayant détourné la tête, il parvint à se dominer.

"Vous voilà en route pour Laval, monsieur le notaire ? reprit Rip.

—Comme vous le voyez, monsieur Rip. Des affaires qui vont me retenir pendant quelques heures ! Bon ! j'espère bien être de retour ce soir à Montréal.

—Cela vous regarde.

—Et que faites-vous là avec vos hommes ? demanda maître Nick. Toujours à l'affût pour le compte du gouvernement ! En aurez-vous arrêté de ces malfaiteurs ! Bah ! on a beau en prendre, ils se multiplient comme les mauvaises herbes ! En vérité, ils feraient mieux de devenir d'honnêtes gens. . . .

—Comme vous dites, monsieur Nick, mais c'est la vocation qui leur manque !

—La vocation ! Toujours plaisant, monsieur Rip !

—Est-ce que vous êtes sur la trace de quelque criminel ?

—Criminel pour les uns, héros pour les autres, répondit Rip. Cela dépend du point de vue !

—Qu'entendez-vous dire !

—Que l'on a signalé dans l'île la présence de ce fameux Jean-Sans-Nom. . . .

—Ah ! le fameux Jean-Sans-Nom ! Oui ! les patriotes en ont fait un héros, et non sans de bons motifs ! Mais, paraît-il, Sa Gracieuse Majesté n'est pas de cet avis, puisque le ministre Gilbert Argall vous a lancé à ses trousses !

—En effet, monsieur Nick !

—Et vous dites qu'on l'a vu dans l'île de Montréal, ce mystérieux agitateur ? . . .

—On le prétend du moins, répondit Rip, quoi que je commence à en douter !

—Oh ! s'il y est venu, il doit en être reparti, répliqua maître Nick, ou s'il y est encore, il n'y sera plus longtemps ! Jean-Sans-Nom n'est pas facile à prendre ! . . .

—Un vrai feu follet, dit alors le voyageur en s'adressant au jeune clerc.

—Ah ! bien ! . . . Ah ! très bien s'écria maître Nick ! Salue, Lionel !—Et, à propos, monsieur Rip, si, par hasard, vous rencontriez un feu follet sur votre route, tâchez de le saisir au collet pour l'apporter à mon clerc ! Ça fera plaisir, à cette flamme errante, d'entendre comment la traite un disciple d'Apollon !

—Ce serait avec empressement, répondit Rip, si nous n'étions pas obligés de retourner sans retard à Montréal, où j'attends de nouvelles instructions." (A suivre)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 1^{er} MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

—Il faut tout prévoir, mon père. Et bien que j'en serais infiniment malheureux, j'ai cependant le courage d'envisager cette éventualité. Si Marguerite ne m'aime pas, je ne l'épouserai pas. Donc, je le répète, si je ne deviens pas son mari, si elle est la femme d'un autre, que devrais-je faire ?

—Elle sera ta femme, Georges, crois-moi. Ce sont les vivants qui se trompent. Les mourants ont toujours raison.

Dans la nuit qui suivit, le général se trouva plus affaibli, Georges, qui avait demandé une permission de quelques jours, ne le quitta pas, le soignant, sans cesse penché sur son lit à interroger son visage. Le matin, le blessé entra en agonie. Il mourut vers midi, sans avoir perdu connaissance.

IV

Pontalès vivait une partie de l'année, l'hiver, à Paris, dans un hôtel fort luxueux qu'il possédait rue de Courcelles, et l'été il s'installait régulièrement sur les bords de la Loire, à Malpalu, jolie château Renaissance qui s'élevait sur les coteaux de la rive gauche du fleuve, pas très loin de Blois.

Sa femme et sa fille y passaient la belle saison, car pour lui, ses multiples intérêts l'appelaient sans cesse d'un endroit à un autre, partout où se trouvaient ses manufactures. Il emmenait avec lui son fils Antoine, appelé à lui succéder et dont l'intelligence, l'orgueil et l'insatiable ambition étaient, pour le père, autant de certitudes que le fils ne laisserait pas, après lui, périliter sa fortune.

A Malpalu demeurait toute l'année une sœur de Pontalès, vieille bonne femme à demi infirme que son frère avait installée là, autant pour lui donner ses invalides, car elle était pauvre, que pour qu'elle pût surveiller, en hiver, les gens du château qui ne quittaient pas Malpalu. Le domaine étant assez vaste et Pontalès étant retenu ailleurs par d'autres intérêts plus immédiats, c'était un in-cendant, moitié paysan, moitié bourgeois, du nom de Patoche qui gérait la propriété, s'occupait des cultures, des coupes de bois, des reboisements, percevait les fermages et proposait les améliorations qu'il jugeait indispensables.

Mme de Pontalès, cette Thérèse tant aimée de Cheverny et pour laquelle il devait faire jusqu'au suprême sacrifice de sa vie, aimait beaucoup Malpalu et y revenait toujours avec plaisir. D'une santé délicate, souffrant de la poitrine depuis quelques années, l'air chaud et un peu humide de cette région toute parfumée de l'odeur des sapins la calmait et semblait la rattacher pour quelque temps à la vie.

Marguerite, qui avait alors vingt ans au moment des événements que nous venons de raconter, aimait certes Malpalu autant que sa mère, mais pour d'autres raisons. Cette affection, chez Thérèse, n'était inspirée que par le besoin d'un air plus pur et le soin de sa santé chancelante, tandis que si Marguerite se retrouvait toujours avec joie dans ce joli coin, c'est que son cœur d'enfant, son cœur de jeune fille, y revivait en souvenirs pleins de douceur et de charme troublant. Elle se rappelait avoir joué, autrefois, dans les allées du jardin ou dans les sombres avenues du bois qui s'étendait derrière Malpalu, avec un petit garçon vif, doux et intelligent, Julien Rémondet.

Julien était le fils d'un garde forestier de la forêt de Russy, sur la bordure de laquelle s'élevait le château de Malpalu et le long de laquelle s'é-

tendait le domaine dépendant du château. La maison forestière, avec son petit jardinet et son pré encadré de treillages, pour les défendre contre les incursions des lièvres et des lapins, touchait au parc de Malpalu, de telle sorte que les deux enfants n'avaient que peu de chemins à faire pour se réunir.

Julien Rémondet avait six ou sept ans de plus que Marguerite. Cette différence d'âge n'avait en rien nui à leur amitié. Dans leurs jeux enfantins, isolé près du bois, Julien était trop heureux de trouver une petite fille avec qui il pouvait courir, il y avait chez le garçon comme une sorte de surveillance paternelle. Justement parce qu'il était plus âgé, Mme de Pontalès et la tante ne craignaient pas de laisser Marguerite seule avec lui. Lorsqu'elle disparaissait tout à coup et que Mme de Pontalès s'informait d'elle, si Patoche répondait :

—Elle jone avec le petit Rémondet :

Mme de Pontalès disait :

—C'est bien. Laissons-la jouer. Il veille sur Marguerite.

Cette amitié qui commença de bonne heure, se fortifia d'année en année. Car tous les ans ils se revoyaient. Mais lorsque Julien atteignit ses dix-huit ans et s'engagea, ayant depuis sa plus tendre enfance toujours manifesté l'intention d'être soldat, lorsque Julien, devenu jeune homme, fut obligé de se séparer de Marguerite encore enfant, il n'y avait autre chose, chez l'un comme chez l'autre, qu'une très vive affection. Ils pleurèrent tous les deux et Marguerite faillit être malade. Elle resta plusieurs années sans le revoir.

Loin de l'oublier en pension où elle fut envoyée, elle pensait à lui tous les jours. Elle sut qu'à Sébastopol, il s'était distingué à côté du fils d'un ami de son père, Georges de Cheverny, qu'il avait été nommé sous-officier et décoré de la médaille militaire. Lorsqu'elle revint à Malpalu, pendant un congé qu'il avait pris, et pendant ses vacances à elle, elle senti dans son cœur, à la vue de ce grand garçon à l'allure vigoureuse, aux yeux brillants, à la moustache brune, un trouble mystérieux et très doux. Son cœur battait et s'élançait vers lui et pourtant elle semblait gênée. Quelque chose l'arrêtait. Elle ne savait pas quoi.

Lui, aussi troublé qu'elle du reste, ne se lassait pas de contempler Marguerite qu'il avait laissée fillette et que quelques années avaient consacrée jeune fille. L'impression qu'ils rapportèrent de cette première entrevue fut d'autant plus vive que cette gêne avait été plus accentuée. Tous les deux y rêvèrent la nuit. Tous les deux y pensèrent le lendemain.

Le père Rémondet était toujours garde forestier dans la forêt de Russy et son tirage bordait toujours Malpalu. Marguerite faisait de fréquentes promenades, chassant, dessinant, montant à cheval ou allant pêcher dans le Cosson ou dans la Loire.

Et Julien, lorsqu'il ne la rencontrerait point par hasard, cherchait toutes les occasions de la voir.

De telle sorte qu'il ne se passe guère de jours sans que, même pendant cinq ou six minutes, ils ne fussent en présence et s'échangeassent quelques paroles. Ils ne s'étaient jamais dit un seul mot d'amour, et cependant déjà ils s'émaient profondément.

Les mois de congé de Julien Rémondet, les mois de vacances de Marguerite de Pontalès passèrent comme un songe. Lorsque Marguerite fut partie et que Julien se retrouva dans son régiment qui tenait garnison à Vendôme, il se demanda, ainsi que l'on fait parfois quand on se réveille, si vraiment il ne se trompait pas, si vraiment son imagination ne l'emportait pas dans quelque chimérique vision.

Cent fois il se dit :

—M'aime-t-elle ? Est-ce possible ? Ce serait un bonheur si grand !

De son côté, Marguerite, lorsqu'elle quitta la pension pour ne plus y retourner, passa encore l'été à Malpalu entre sa mère et sa tante ; que de fois elle s'était demandé, en voyant venir ces vacances désirées :

—Que fait Julien ? Prendra-t-il un congé ?

A peine installée à Malpalu, elle courut jusqu'à la forêt. Elle se disait bien qu'un soldat n'est pas libre et, même sous-officier, n'obtient pas des con-

gés comme il les désire. Cependant l'espérance la conduisait. Il lui semblait qu'il n'était pas possible qu'elle ne revît pas Julien. Et elle s'éloignait de Malpalu, traversait le parc, entra dans la forêt de Russy, recherchant tous les endroits qui lui rappelaient tous les souvenirs. Toute la vie de son cœur était là, autour d'elle.

Un jour, ils s'étaient assis contre cette barrière blanche ; une autre fois, elle avait déchiré sa robe contre les épines de ce fourré qu'elle avait voulu traverser malgré lui ; dans cette source glacée, aux eaux limpides comme un cristal, ils avaient bu souvent.

Tous ces souvenirs lui revenaient en foule, pendant qu'elle marchait. Mais elle se trouvait ce jour-là bien seule. La forêt lui paraissait bien triste. Celui qui faisait la joie de cette forêt, qui en aimait la solitude, celui-là n'était pas auprès d'elle. L'habitation du père Rémondet n'était pas loin. Même, de l'avenue où elle venait de s'arrêter, il lui semblait apercevoir le toit de tuiles rouges derrière les feuilles et les branches.

Deux ou trois fois elle était venue chez le garde pour éviter des orages qui l'avaient surprise et dont elle avait peur. Rémondet l'avait reçue avec la franchise et la cordialité d'un ancien soldat, dont la brusquerie est tempérée par un respect profond. Elle connaissait donc l'habitation et le garde.

—Si j'allais jusque-là, se disait-elle. Il me parlera de Julien. J'aurai des nouvelles. Il me dira s'il est en congé, s'il doit venir ou s'il faut que je me résigne à ne pas le voir cette année.

Elle hésita un peu. Cela lui paraissait hardi. Mais elle était si près de la maison et elle avait si grande envie de parler de Julien ! Le jardinet qui entoure la maison forestière confine au bois ; sur la lisière, Marguerite s'arrête. On ne peut la surprendre, là où elle est, tant la forêt est touffue. Elle regarde. Elle est un peu surprise. Il y a sur tout quelques gardes forestiers en tenue. Les femmes sont en noir. Pourquoi ? Dans certaines campagnes, les femmes se mettent en noir aussi bien pour des fêtes que pour des deuils et les bonnets restent blancs.

L'idée d'un malheur ne vint pas à l'esprit de Marguerite. Au contraire, elle pensait bien qu'il y avait là, sans doute quelque réjouissance. Elle fut honteuse à la pensée qu'elle pouvait être surprise.

—Non, je n'irai pas, se dit-elle. Si quelque jour je rencontre le père de Julien, et certainement dans mes promenades je le rencontrerai, il sera temps de lui demander ce que je veux savoir.

Au moment où elle rentrait sous bois, un bruit lointain arriva jusqu'à elle et l'arrêta, son cœur était épouvantablement serré. C'était un chant des morts. Bientôt apparut un cortège funèbre, venant du village. Un enfant de chœur tenant une croix noire, des chantres, le prêtre, vêtu de surplis et de l'étole noire.

—Mon Dieu, qui donc est mort ?

Elle revint vers la route, machinalement et regarda du côté de la maison où les enfants de chœur, chantres et prêtres viennent de s'engouffrer, et d'où elle entend sortir des prières psalmodiées autour d'un cercueil.

—Qui donc est mort ? répéta-t-elle avec angoisse.

Elle se sent faible. Sa gorge est desséchée. Mille imaginations traversent son cerveau en une seconde. Qui donc est mort ? Le père Rémondet est veuf depuis longtemps. Est-ce lui ? est-ce Julien, malade peut-être au régiment et qui a voulu mourir auprès de son père. Est-ce lui, grand Dieu ?

Le cortège lugubre sort de la maison, précédant un cercueil porté par quatre gardes forestiers. Elle regarde ceux qui sont là. Ses yeux sont si brouillés par les larmes qu'elle ne reconnaît personne. Pourtant oui, elle voit bien, elle ne se trompe pas, derrière un cercueil marche un militaire, seul, la tête découverte et baissée, comme alourdie par la douleur, un militaire, oui, et même un officier, un sous-lieutenant.

Elle reste à genoux, elle n'a pas la force de se relever, mais elle essuie ses yeux à plusieurs reprises, elle veut voir ! Le cortège passe devant elle. L'officier, c'est Julien. Il a les yeux rouges et

gonflés. Il pleure. Il adorait son père, un brave et honnête homme, et c'est le père Rémondet qui repose maintenant, à jamais, dans le cercueil porté à pas lents par quatre de ses amis. C'est Julien, officier depuis deux mois, et qui a été rappelé trois jours auparavant auprès de son père qu'une pleurésie venait d'emporter presque subitement.

—Julien ! Julien ! murmurent les lèvres de Marguerite.

Elle fait le signe de la croix et essaye de prier. Elle ne songe plus guère à se cacher et à genoux, sur la lisière, près du fossé de limite encombré de bruyères fleuries, elle est vue par tout le monde.

Julien, lui aussi, la reconnaît. Il tressaille violemment, joint les mains et voilà que soudainement, à la vue de cet être aimé qui semble tant souffrir de son deuil, son cœur se fond et il éclate en sanglots bruyants, nerveux, des sanglots d'enfants qu'il essaye vainement de retenir et d'étouffer en mordant son mouchoir.

Marguerite revint très triste à Malpalu. Triste, parce qu'elle avait vu pleurer Julien et elle l'aimait trop pour que le deuil de son ami ne devînt pas son deuil. Triste aussi parce qu'elle pensait que la mort du père Rémondet allait les séparer à jamais. Ses visites à son père, c'était la seule raison de ses courts séjours près de Malpalu. Le père mort, Julien ne reviendrait plus.

Rentrée au château, elle s'enferma dans sa chambre et là, toute seule, les fenêtres closes, fuyant le bruit, les distractions, elle suivit par la pensée Julien dans toutes les étapes successives de cette cruelle journée des funérailles. Elle le voyait, franchissant ce long calvaire de la maison à l'église ; elle le voyait, à l'église, devant le cercueil de son père, puis suivant ce cercueil jusqu'au cimetière ; elle l'entendait sangloter au moment où le prêtre récitait, devant la fosse, les dernières prières et les dernières invocations à la clémence divine. Puis il restait encore, après que les autres étaient partis, dans le cimetière ; enfin il reprenait le chemin de la forêt et se retrouvait seul dans la maison où trois jours auparavant Rémondet, bien portant, ne songeait guère à mourir, allait et venait, emplissant l'air de sa grosse gaieté.

—Comme il va être triste ! murmura-t-elle. Est-ce que je puis le laisser seul ainsi ?

Non. Elle ne le pouvait. Son cher petit cœur de femme aimante s'attendrissait, à la pensée de l'ami, dans tout son deuil, dans toutes ses larmes qu'aucune main n'essuyait. Elle sortit, courut dans la forêt. Elle fut bientôt, tant elle s'était pressée, à la maison forestière. Très essoufflée, elle s'arrêta, reprit haleine. La porte était fermée. Elle écouta. Aucun bruit. Elle frappa doucement à la porte au-dessus de laquelle festonnaient les branches tordues d'une treille où déjà pendaient des grappes demi-mûres. On ne répondit pas. Elle fut prise de tristesse et son cœur se serra. Julien était-il reparti ! Alors elle ne le verrait plus jamais ?

Tout à coup, la porte s'ouvrit et dans l'encadrement, ce fut Julien, lui-même, qui parut. Il était bien abattu ; sa figure était pâle et ses traits étaient tirés. Pourtant, il y eut, dans ses yeux, rouges et ternis à force d'avoir pleuré, une expression de bonheur infini, quand il reconnut Marguerite.

—Oh ! murmura-t-il, que vous êtes bonne !

—Pouvais-je vous laisser seul en un jour comme celui-ci ?

Ils se serrèrent les mains et se regardaient bien franchement, les yeux dans les yeux. Elle s'assit auprès de lui. Et alors, en cette journée radieuse au dehors car le soleil brillait au-dessus des arbres, les oiseaux chantaient, les insectes bourdonnaient, la nature était en fête, mais au milieu de graves pensées que la mort du père mettait en leur esprit, apparut pourtant, souriante, éternelle promesse, l'image de leur enfance.

Et pour la première fois, des paroles plus tendres qui empruntaient une sorte de gravité au milieu funèbre où ils se trouvaient, encore tout imprégné d'un vague parfum d'encens, montèrent à leurs lèvres. A ce moment-là, ils ne pensaient ni l'un ni l'autre à tous les obstacles qui les séparaient. Ils seraient quelque jour l'un à l'autre. Ils en étaient bien sûrs. La haute situation de M. de Pontalès, sa grande fortune, la pauvreté de Julien, tout cela passait inaperçu. Ils ne pensaient qu'à leur amour.

Et si parfois, rapidement, pareil à un éclair, un soupçon leur venait que tout ne marcherait pas aussi bien et aussi régulièrement qu'ils le pensaient, aussitôt Julien se disait :

—Elle m'aime ! Elle m'aimera toujours ! Elle m'attendra !

Et Marguerite, de son côté, fièrement réfléchissait que Julien était officier, qu'être officier, c'est être noble, c'est être riche, c'est avoir le droit d'aspirer à de hautes destinées. Et elle avait confiance dans l'avenir. Longuement ils causèrent ainsi, s'entretenant de leurs projets d'avenir, repassant leur enfance, revenant sur tous leurs charmants souvenirs. N'était-ce pas faire l'histoire de leur amour, puisque c'était ainsi que leur amour avait commencé ?

Julien devait retourner deux jours après à son régiment. Ils se revirent ces deux jours-là. Et le soir du second jour, avant de se dire adieu, ils prirent des résolutions sérieuses :

—Puisque nous nous aimons, puisque je ne pourrai pas comprendre la vie sans vous, Julien, dit Marguerite, il ne faut pas attendre plus longtemps avant d'aller trouver ma mère. Attendre davantage, ce serait mal. Il faut tout lui dire. Ensuite, vous irez me demander à mon père.

Julien avait pâli et s'était troublé. C'est qu'elle avait raison, cette enfant. Jusque-là, ils s'étaient aimés en secret. Et leur bonheur avait été immense. Mais, maintenant, ils devaient continuer de s'aimer au grand jour. Ils avaient fini avec le côté poétique, il fallait entrer dans la réalité. Et la réalité c'était la lutte.

Des craintes lui venaient à présent que d'un mot la jeune fille confiante lui avait montré le chemin de son devoir. Elle ne doutait toujours pas, elle. Mais lui avait peur. Cela lui semblait quelque chose de colossal que cette demande en mariage. Il se trouvait si petit, maintenant, lui pauvre sous-lieutenant, sans un sou de fortune. Par quoi se recommandait-il ? Il n'avait pour lui que l'amour de Marguerite ! La jeune fille comprenait sans doute ses craintes, car, en souriant, elle répondait à sa dernière pensée :

—Puisque je vous aime, vous devez être fort. Et puisque je n'aimerai jamais que vous, qu'avez-vous à redouter ?

Il la remercia.

—Demain, dit-elle, mon père viendra s'installer à Malpalu. Il a été très affecté en ces derniers temps, par la mort d'un de ses amis, le général de Cheverny

—Tué en duel ?

—Oui. M. de Cheverny et mon père, qui se connaissaient depuis l'enfance, s'aimaient beaucoup.

—Je ne connaissais pas le général, mais j'ai été blessé, devant Sébastopol, à côté de son fils, le lieutenant Georges de Cheverny.

—Mon père va donc passer quelques semaines auprès de nous. Peut-être nous restera-t-il jusqu'au moment de notre retour à Paris. En outre, dans deux ou trois jours également, nous attendons mon frère Antoine qui était aux Indes. Toute notre famille sera réunie et décidera de notre sort. Ne tremblez pas. Vous avez déjà pour vous Marguerite. Demain, si vous voulez venir faire vos confidences au château, vous aurez pour vous ma mère. Il ne vous restera plus qu'à conquérir mon père et mon frère. Deux contre deux la partie sera égale !

—Que vous êtes bonne de me reconforter ainsi et que je vous aime !

—Il est probable que je vous aime mieux, dit-elle, puisque moi je ne crains rien !

Et après cette dernière tendresse, elle partit. Sur le seuil de la petite maison forestière, Julien la regardait s'éloigner. Au moment de disparaître elle se retourna, lui envoya un gentil adieu, du bout des doigts effleurant ses lèvres et cria :

—A demain, n'est-ce pas ?

—A demain, dit-il.

Et il ne la vit plus.

Rentrée au château, Marguerite alla tout de suite trouver sa mère. Celle-ci était couchée sur sa chaise longue, traînée près d'une fenêtre, d'où elle apercevait le jardin fleuri et le bois touffu, par où entraient tous les parfums de la campagne, chauffés par le soleil et chassés par une brise lé-

gère. Elle était souffrante depuis longtemps, nous l'avons dit, d'une de ces maladies de langueur que les médecins ne définissent pas et qui ne pardonnent jamais. Elle eût été belle encore, sans cela, blonde, le front intelligent, les yeux bleus, les mêmes yeux que Marguerite, mais elle était maigre et sa robe de chambre dissimulait à peine ses pauvres épaules jadis splendides, maintenant celles d'une fillette. Un grand air de bonté était répandu sur sa physionomie. Elle sourit en voyant entrer Marguerite.

—Comme tu es animée ! dit-elle.

La jeune fille vint se mettre à genoux près de sa mère, l'entoura de ses bras, caressante et câline, et :

—Ecoute-moi bien, dit-elle.

Et comme, avant de parler, saisie d'un trouble mystérieux, elle avait une courte hésitation, sa mère lui demanda :

—Mon Dieu, que veux-tu donc me dire ?

Alors, la tête à moitié cachée dans le sein de Thérèse, la jeune fille raconta ses innocentes amours avec Julien Rémondet. La mère aux premiers mots, avait d'instinct compris qu'il s'agissait, non d'un entretien de fillette, de quelque coquetterie rêvée, mais d'une confidence grave. Elle s'était soulevée sur la chaise longue et elle écoutait avec émotion. Elle avait donné à sa fille toutes les grâces et tout le charme de la pudeur et de la franchise. Elle avait fait d'elle un trésor exquis de tendresse et de distinction. Elle revivait en Marguerite et voilà qu'elle apprenait, soudain, que Marguerite avait librement disposé de son cœur, ce joyau précieux que la main maternelle avait servi avec tant de soins. Elle eut le courage, pourtant, de ne pas l'interrompre. Jusqu'à la fin, elle la laissa raconter ce que savent nos lecteurs, comment cet amour si pur et si profond était né ; comment il s'était développé ; comment il déployait maintenant sur ces deux êtres ses ailes victorieuses.

Marguerite ne cacha rien, et elle termina son récit en racontant comment, la veille, elle avait retrouvé Julien devant le cercueil de son père. Et elle se tut. Thérèse gardait le silence. Elle réfléchissait. Marguerite avait parlé avec tant de naïveté et de candeur qu'elle n'osait point la gronder de l'avoir tenue, elle sa mère, si loin du doux secret de son âme. Elle eut cependant un mot de reproche :

—Tu ne m'aimes donc pas ?

—Oh ! mère, dit-elle en protestant tout en larmes.

—Depuis longtemps tu aurais dû me prévenir.

—Alors, mère, tu es fâchée ?

—Un peu.

—Et tu ne nous seconderas pas auprès de mon père et de mon frère ?

—Mon secours, ma pauvre enfant, ne te sera guère utile.

—Oh ! dit-elle avec confiance, si tu consens, si tu veux bien, fit-elle en appuyant, mon père t'aime trop pour te contrarier.

—Tu as eu tort, mon enfant, oui, grand tort, de t'engager vis-à-vis de ce jeune homme. Je n'ai rien contre lui. C'est un loyal garçon. Il m'est très sympathique et pour ma part, bien que sa condition soit inférieure à la tienne, je ne demanderais pas mieux que de l'aimer comme un fils puisqu'il t'aime et puisque c'est lui que tu désires. Mais je crains fort que ton père et ton frère ne partagent pas cette manière de voir, ton frère surtout, dont tu connais l'ambition, la rigidité et l'âpreté de caractère. Je tremble, ma pauvre Marguerite, à la seule pensée que tu pourrais te faire un ennemi de ton frère. Et comme je veux être tout à fait franche avec toi, je ne pense pas non plus que ce mariage plaise à mon mari. Ton père aplacé sur toi d'autres espérances. Il est peu romanesque, ton père. Ce petit roman de vos jeux enfantins et de votre amour à travers les arbres de la forêt sera-t-il pris par lui au sérieux ? j'en doute.

(A suivre)